This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

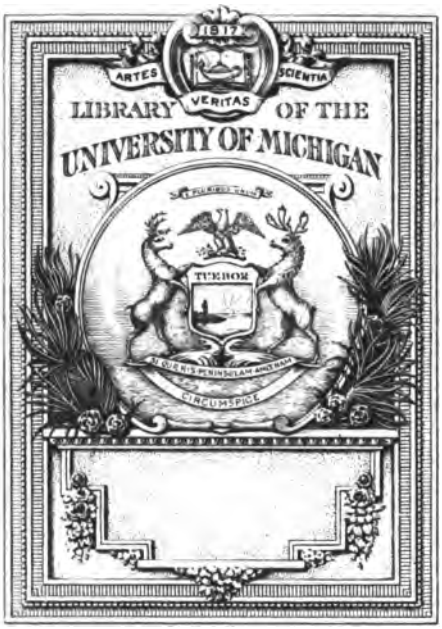
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TURRIS
CIRCUMSPICE

848
R98
1777

LE

BUREAU D'ESPRIT,

COMEDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

P. M. L. C. R. G. A.

Time makes more couverts than reaſon.

Le tems fait plus de Proſélites que la raiſon.

Le ſens commun, page I. Introduction.

SECONDE ÉDITION,

revue, corrigée, & augmentée.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

Rutledge, James or John James

848
R98
1777

PRÉFACE

DE

LA PREMIERE ÉDITION.

LA Comédie que l'on donne aujourd'hui au Public eſt le fruit d'une eſpèce de défi. Il ne reſte pas un ſeul caractère à traiter, me diſoit un jour quelqu'un; nos devanciers ſe ſont emparés de tout: on aura beau faire, il faudra les répéter. Je lui répondis que le champ où Thalie peut moiſſonner, eſt inépuiſable, parce que les ſottiſes & les ridicules des hommes ſont ſans bornes, & que perſonne ici-bas n'en eſt exempt. A ce compte, me dit-il, vous avez donc les vôtres? Oui, ſans doute, répliquai-je; & ſi j'étois dans un point de vue aſſez remarquable pour qu'on fît attention à moi, peut-être aurois-je l'honneur un jour d'être *un ſujet* qu'on traiteroit: je ne ſuis pas homme à m'en fâcher, parce que je verrois bien que chacun de mes voiſins,

mis à ma place, fourniroit à un bon obſervateur de quoi me procurer ma revanche. Vous ſavez à merveille, repartit-il, que tout ce qui eſt criminel & vicieux ne ſauroit être l'objet de la Comédie. Mon ami, lui dis-je, renfermons-nous dans les ridicules, & je vous réponds que nous ne ſommes pas prêts de les épuiſer.

Cette converſation amena inſenſiblement ſur le tapis quelques hommes célèbres de ce ſiécle. Après avoir loué leurs ouvrages, mon ami s'émancipa à fronder quelques-unes de leurs préventions: il déclama ſur-tout contre les prétentions excluſives de certain deſpotiſme fondé ſur une opinion exagérée de leur propre mérite. Eh bien! lui dis-je, ne voilà-t-il pas le ridicule tout trouvé? Cela eſt vrai, répondit-il, & ce n'eſt pas le moins inſupportable de tous; mais quel eſt l'homme aſſez hardi pour le mettre au grand jour? Celui, continuai-je, qui préférera la vérité aux louanges, qui aura l'intrépidité de braver leur ire poëtique, & aſſez de bonne humeur pour rire de leurs traits. Je voudrois bien voir ce mortel-là,

me dit-il. Croyez-vous, repartis-je, que perſonne ne lui en ſaura gré? Soyez perſuadé qu'il eſt bien des gens raiſonnables qui ſont las de porter le joug.

Rempli de cette idée, j'ai eu la témérité de haſarder mes portraits avec quelqu'eſpoir qu'il ſe trouvera plus d'un original à qui les traits pourront convenir. Je déclare à ceux qui pourroient ſe fâcher, que, pour moi, leur colere n'aura d'autre effet que de donner plus de ſaillie aux travers qui obſcurciſſent leurs talens. Nouvelle Comédie par conſéquent où je promets de reſpecter toujours les mœurs & les perſonnes.

J'offre & je dédie ma Pièce à tous les les Gens de Lettres déſintéreſſés, & qui ne ſont d'aucun parti, à tous les hommes ſenſés qui ſavent bien que rien n'eſt plus abſurde dans le monde que de ſe croire parfait, & parfait tout ſeul, & qui penſent que les autorités tranchantes & les décrets irrévocables des Auteurs privilégiés ſont les fléaux des Arts & des Sciences. Si ces deux claſſes-là

trouvent ma Comédie criminelle, je la condamne moi-même de grand cœur.

Je ne m'amuſe pas à demander de l'indulgence; je ſçais très-bien qu'on n'en aura pas beaucoup pour moi, excepté peut-être le petit nombre de ceux qui pourroient trouver mon intention aſſez louable, pour me pardonner un attentat de lèze-Philoſophie.

PRÉFACE
DE
LA SECONDE EDITION.

C'EST de l'aveu de l'Auteur que l'on donne une ſeconde édition de cette Comédie : elle aura ſur la première l'avantage d'être imprimée avec des corrections de ſa main, & celui de n'être point mutilée ou défigurée en nombre d'endroits par un Imprimeur *bel-eſprit* qui s'ingere à rectifier le texte des Auteurs dont il peut venir à bout de ſurprendre & de s'approprier les Manuſcrits. C'eſt du moins ce qui eſt arrivé à la premiere édition de cette Pièce.

Le Public voudra bien me permettre d'ajouter une Préface de ma façon à celle que l'Auteur avoit miſe en tête de ſon premier Manuſcrit ; elle eſt devenue néceſſaire par bien des raiſons que l'on ſentira aiſément.

Inconnu & aſſez obſcur juſqu'à préſent, mon ami a eu la facilité, pendant la fermentation ſinguliere que la publication de ſa Comédie a cauſée, de recueillir dans les Cercles divers de la Capitale les Eloges & les Critiques que l'on en faiſoit. Ses Cenſeurs s'expliquoient avec d'autant plus de franchiſe, qu'ils ignoroient devant qui ils parloient. Il s'eſt beaucoup ſervi de leurs

animadverſions pour mettre ſon ouvrage en l'état où l'on vient de le réimprimer. Se corriger eſt le meilleur parti que l'on puiſſe tirer des Critiques que l'on eſſuie.

Quant aux perſécutions que l'on a ſuſcitées contre ſa Pièce, je ne puis donner au Lecteur une idée plus juſte de ce qu'il en penſe, qu'en lui mettant ſous les yeux ce que je pourrai me rappeller de quelques entretiens que j'ai eus avec lui, au ſujet de tout le bien & de tout le mal qui a été dit de cette production. Il n'avoit certainement prévu ni ſa proſcription paſſionnée, ni la vogue rapide & ſoutenue qu'a eue l'ouvrage en dépit des perſécuteurs.

Le Public avoit à peine eu le tems de connoître le titre de cette Pièce, lorſqu'un homme célèbre s'en offenſa : il avoit ſans doute ſes raiſons pour prendre ſi fort à cœur les ridicules qu'elle fait pleuvoir ſur le deſpotiſme littéraire de quelques gens d'eſprit qui, mal-heureuſement pour eux & pour les autres, ont été trop préconiſés. Du moins il y a mis une chaleur que l'on ne témoigne que dans ſa propre cauſe, & que tous les beaux prétextes dont on la couvre, ne peuvent colorer que foiblement. Sur le champ il s'adreſſa au Chef de la Police ; il ſe plaignit avec amertume ; il demanda que ce malheureux fruit d'une plume audacieuſe fût étouffé avant de voir le jour ; il traduiſit comme puniſſable un Ecrivain aſſez hardi pour ſecouer

le joug qu'il eſt en poſſeſſion d'impoſer aux humbles inſtituteurs que ſa main ſçavante a placés auprès de tant de jeunes Alteſſes depuis les bords du Rhin juſqu'à ceux de la Viſtule & du Volga. Perquiſitions, ſaiſies, déclamations, injures, accuſations de quelques malheureux Auteurs trop précipitamment ſoupçonnés & couverts en conſéquence de toute l'amertume du fiel philoſophique; tels furent les premiers éclats de l'indignation du Sage moderne. Ne faut-il pas conclure d'un pareil égarement de ſenſibilité dans l'âme d'un Philoſophe, que la reſſemblance l'avoit vivement frappé? L'Auteur qui ne le connoit point, n'a pas dû s'y attendre; il peignoit tranquillement & de bonne-foi les abus de l'eſprit & du ſçavoir: comment auroit-il pu s'imaginer que c'étoit perſonnifier cet homme ſublime.

Au premier bruit des pourſuites que l'on faiſoit à la réquiſition du Philoſophe & de la viſite déſagréable qu'avoit reçue un pauvre Journaliſte très-innocent, ſur qui néanmoins on rejettoit cette iniquité, je courus chez mon ami. Imprudent mortel, lui dis-je, qu'avez-vous fait? Malheureux! vous avez ameuté contre vous toute la ſecte philoſophique. Tremblez! Cette ligue également puiſſante & dangereuſe va vous écraſer ſous le poids de ſon reſſentiment. Sçavez-vous bien que rien n'échappe à ſon œil perçant ni à ſa colere impla-

cable ? L'hydre à cent têtes avoit moins de dards empoisonnés & poussoit des sifflemens moins furieux. Je n'ai pas envie, me répondit-il très-froidement, de m'y dérober ; mais j'appréhende, un peu moins que vous, tous ces vains éclats. Il est bien vrai que, ne croyant donner par-là aucune offense à mon Roi ni aux Loix de ma Patrie, j'ai pris la liberté de peindre des pédants d'un ordre un peu supérieur à ceux que le bon Moliere a si justement rendus ridicules : en écrivant j'ai pris ce grand homme pour modele ; il le sera encore dans la conduite que je tiendrai avec mes originaux. Il prit le sage parti de laisser dire les clabaudeurs de son tems ; il faut que je me taise, ou que je brave de même les clameurs de ceux du mien. Mes personnages sont sots & ridicules ; quiconque se les appropriera doit faire moins de peur que de pitié, & tout homme de bon sens répondra à ses aigres déclamations, qu'il se taise & qu'il se corrige. — Que cette comparaison est peu réfléchie, & que vous connaissez mal le siècle où vous vivez. — Le siècle où je vis, ressemble à tous ceux qui l'ont précédé : les humains y naissent avec le sens commun ; cela me suffit. Le sens commun n'a jamais refusé de rire quand on lui a fait voir la sottise démasquée & l'orgueil puéril dépouillé du respectable fatras dont l'opinion & le préjugé ne peuvent le revêtir que quelques instans. L'âge où Moliere a vécu,

fournissoit des Vadius & des Trissotins à faire huer ; j'aurais pu, ne jouant que les Duluth & les Calcas, ne point sortir du paralelle : mais malheureusement l'absurde engoûment personnel & l'esprit de cabale ont gagné des personnages qui dégradent des talens supérieurs par ces mêmes travers exclusifs & cette sotte envie qui accompagnent l'ineptie des premiers : faut-il pour cela leur faire grace ? Ce n'est point mon sentiment. J'ai bien prévu les dangers que je courois, & qu'avec bien moins de talens que Moliere, je n'avois pas, comme lui, l'avantage de n'attaquer que des imbéciles : une réflexion est venue m'encourager ; c'est qu'avec de bons esprits il y a toujours de la ressource : ils pourront se corriger, & alors peut-être ils auront eux-mêmes le courage de me pardonner. » Mais on dit que vous jouez un corps respectable. Propos vuide de sens, répliqua-t-il brusquement, pitoyable & trompeuse Egide sous laquelle la foiblesse de quelques pédans cherche à se mettre à couvert ! Quelques membres qui ont intérêt à faire cause commune, voudroient bien pouvoir prouver cela ; mais ce Corps respectable voit trop clair pour adopter leur chimere. Non, non, il ne prendra pas la chose si fort au criminel, que ces Messieurs le desirent. Les bons esprits dominent dans ce Corps ; ils sont les premiers à désapprouver la révoltante prétention de dogmatiser exclusivement. Ce ridicule privilége

n'eſt point attaché au Fauteuil Académique : quand quelques-uns de ceux qui ſont parvenus à s'y aſſeoir, font une ſottiſe auſſi forte que celle d'uſurper la prérogative de diſtribuer des palmes à leurs adhérens, & d'accabler tout oppoſant d'injures, c'eſt pour leur compte particulier. Le Corps a trop de bon ſens pour épouſer leurs iniquités, & trop de juſtice pour ſe charger de leur vengeance.

L'indémontable Auteur avoit raiſon : ſa prédiction a été juſtifiée par l'événement. Auſſi étoit-elle fondée ſur la diſtinction judicieuſe qu'il faiſoit d'une aſſemblée reſpectable, au Conciliabule privé de quelques-uns de ſes Membres qui, compris leurs Candidats particuliers, peut bien y reſſembler par le nombre, & en différer beaucoup en valeur : c'étoit aſſûrément là ſa penſée. Auſſi ce Corps qu'il fait profeſſion de reſpecter, a vu, avec une tranquillité digne de lui, la juſte cenſure de l'abus que fait depuis long-tems la cabale philoſophique d'une réputation uſurpée, & que dans ſa décadence elle voudrait étayer de la ſienne.

Il ne reſtoit donc plus à ces ſages abandonnés qu'à ſignaler leur courroux philoſophique par les voies ordinaires : auſſi n'y ont-ils pas manqué. Leurs efforts ont été couronnés par leurs ſuccès accoutumés, c'eſt-à-dire, la rage impuiſſante & la confuſion la plus complette ; le riſible emportement de l'un d'entre eux a ſur-tout juſtifié ce qui va ſuivre.

Mais enfin, continuai-je à l'Auteur: Comment eſt-il poſſible que ce pauvre M. Duluth ne frémiſſe pas? Juſqu'à préſent, à la vérité, on n'en a guère pris pitié; mais pour le coup la ſatyre eſt trop forte, & on ne vous la paſſera point. — Quant à ce Mirmidon, répartit-il, tout ce qui eſt ſouverainement ridicule, ſur-tout en fait de pédantiſme & de médiocrité inſolente, ne ſçauroit manquer d'avoir des rapports avec lui: il ſeroit difficile de revêtir un perſonnage de ces attributs, ſans qu'il lui reſſemblât comme ſon frere jumeau. Heureuſement il a toujours la conſolation à la main. Tandis que l'Univers le hue, il élève la voix plus haut que tous les ſifflets, & récite lui-même ſon panégyrique du haut des toits. Plus âpre à s'enivrer de ſes propres louanges, que feu Perrin Dandin ne l'étoit à juger, ſi on s'aviſoit de l'en chaſſer, il gagneroit encore la lucarne, & à travers les barreaux il crieroit aux paſſans: O le grand homme! ô le furieux génie que je ſuis! —

Mais au moins, ajoutai-je, n'a-t-on pas raiſon de vous blâmer d'avoir, excuſez ma franchiſe, par un effet de la malignité la plus noire & la plus gratuite, jetté la caricature la plus condamnable ſur le caractere d'une perſonne dont la bienfaiſance ne méritoit que des hommages? — Pitoyable récrimination, plus foible encore que les précédentes! je n'ai point le bonheur de connoître l'être reſpectable que l'on me cite.

J'admire trop la bonté & la générosité, pour faire le moindre outrage à quiconque est doué de ces qualités rares & précieuses; j'aurois tout au plus eu des regrets de voir les effets d'un principe aussi noble tomber sur d'insupportables pédans, & j'aurois distingué un aveuglement déplorable des autres traits personnels faits pour mériter l'estime; le personnage est de mon invention. Tous les pédagogues qui ressembleront à ceux que j'ai peints, trouveront toujours leur compte à faire entendre aux personnes qui possedent les richesses & le crédit, & qui leur ont témoigné des bontés, qu'en ridiculisant les protégés on a diffamé les protecteurs. C'est par l'abus de cette maxime qu'ils se sont quelquefois déchargés d'une partie de leurs sottises sur des personnages faits pour être révérés. Je sens à merveille que leur but personnel seroit bien mieux rempli en excitant contre ma Comédie le courroux de quelques Grands qui les souffrent, qu'en permettant qu'elle les éclaire sur les illusions qu'ils sont parvenus à leur faire. Ils se réunissent en phalange, ils se tourmentent pour intercepter jusqu'au moindre rayon de lumiere qui pourroit tomber directement sur leurs intrigues. Mais l'éclat indiscret qu'ils ont fait n'est propre qu'à tromper leurs vues: s'être reconnus avec autant d'humeur, c'étoit convenir de la justesse des traits: ceci une fois posé, quel est le mortel assez insensé pour être le champion de pareils originaux?

Malgré tout ce que je venois d'entendre, je ne me crus point encore au bout de mes repréſentations. On remarque avec indignation, lui dis-je, un autre perſonnage dans votre Pièce, dont les traits ſont outrés, & à qui, ſortant des bornes du ridicule où vous vous êtes aſſez bien renfermé d'ailleurs, vous donnez un caractere moral révoltant. Pour celui-là, me dit-il, je ne me ſerois jamais douté d'une application particuliere: j'ai cru au contraire, en le ſurchargeant ainſi, m'éloigner de toute reſſemblance. Je vois bien que j'ai manqué mon but: malgré mes précautions, il ſe trouve quelqu'un qui dit que c'eſt lui. Je ſens que la méprife de ma part doit lui paroître fâcheuſe; mais je n'en ſuis point cauſe: je lui conſeille, s'il exiſte, de ſe défaire bien vîte de tous ces vilains traits-là. C'eſt l'affaire de chaque particulier de ne point reſſembler aux tableaux que trace la Muſe Comique, & non pas l'affaire de celle-ci de conſulter chaque individu, avant de tracer des défauts qui par haſard leur appartiennent. Je ne connois aucun des Philoſophes en particulier; mais je ſens à merveille que les conſéquences de leurs principes peuvent faire d'un homme ce qu'eſt le perſonnage en queſtion.

En voyant mon ami monté ſur ce ton-là, il devenoit bien inutile de lui citer les plaintes ameres de quelques autres; auſſi je paſſai rapidement des reproches moraux aux diverſes critiques littéraires qu'on avoit faites de ſa Pièce. Je le trou-

vai bien plus traitable ſur cet article que ſur le précédent.

La Critique, avec ſa préciſion ordinaire, s'eſt attachée aux fautes grammaticales de l'ouvrage, & le ſtyle a été épluché avec toute la rigueur du puriſme françois. N'étoit-ce pas une mépriſe? On paroît avoir perdu de vue que le langage de cette production devoit être celui de la ſociété ordinaire, où l'on n'étudie point ſi ſcrupuleuſement ſes paroles & ſes phraſes. D'ailleurs il a fallu conſerver à quelques-uns des perſonnages l'affectation, les tours forcés & les expreſſions lourdes & ſcientifiques du pédantiſme. Cependant pour s'accommoder à la délicateſſe de quelques Lecteurs, on a mis dans cette ſeconde Edition plus de correction & d'exactitude de Syntaxe.

Quelques perſonnes ont trouvé de la langueur & de la prolixité dans le ſecond Acte. Quoique les longueurs de quelques Scènes ſoient eſſentielles à l'intrigue que l'Auteur ne pouvoit éviter de faire ſervir de lien à toutes les parties de ſon ouvrage, ſuivant l'uſage qui en preſcrit toujours une ſur le Théâtre, il a retranché toutes celles qu'il a pu, & a tâché de réchauffer cet acte entier par de nouveaux incidens. Sur les obſervations ſcrupuleuſes de quelques perſonnes délicates, il alloit en rayer impitoyablement toute la Scène ſeconde. Le parti en étoit pris, quand le haſard le conduiſit dans un Cercle où il entendit le pour & le contre diſcuté par des diſſertateurs, dont

en effet les ſentimens devoient être très-oppoſés : d'un côté un Abbé mignard & précieux, & une petite Maîtreſſe trouvoient *pompe foulante* déteſtable & indécent ; de l'autre, un de ces perſonnages du ſiecle paſſé qui ont conſervé la bonne & franche gaîté qu'ils ſçavoient allier aux mœurs, trouvoit *pompe foulante* très-plaiſant. Le bonhomme en rioit de ſi bon cœur, que l'Auteur s'imagina qu'il feroit tort à tous ceux du bon vieux tems en ſupprimant cet endroit. Quiconque écrit pour le Théâtre a bien du monde à ſatisfaire. Si le déſir qu'il a de plaire, ſe borne à cette claſſe qui ne rit que du bout des lèvres & à qui il faut des traits qui les chatouillent à peine, tous les partiſans de la bonne joie s'en retournent froids & mécontens. Moliere n'a réuni tous les ſuffrages que par le mélange heureux de ce qui pouvoit égayer tout le monde : aux endroits où les précieuſes faiſoient la grimace, il étoit conſolé par le rire bruyant & à gorge déployée du modeſte & ſimple Citoyen qui, tout en éclatant, avoit plus de morale dans ſa conduite, dans ſon âme, que la grande Dame qui rougiſſoit ſous ſon évantail. Quant à l'indignation du petit Abbé, l'Auteur a vu d'abord le cas qu'il devoit en faire. Enfin il s'eſt déterminé à laiſſer ſubſiſter cette Scène telle qu'elle eſt. Comme elle n'eſt point eſſentielle, ni intimément liée à l'action, il eſpere que les perſonnes ſcrupuleuſes, telles que les Abbés & les Petites-Maîtreſſes, voudront bien

la paſſer, & permettre qu'elle reſte à ſa place pour les bonnes gens.

L'on trouvera quelques changemens dans le troiſième Acte; la Scène des harangues offrira quelques traits nouveaux dignes des harangueurs, & analogues à leur caracteres.

La perſécution que cette Pièce a eſſuyée, l'autoriſe à donner une nouvelle force à la dernière Scène du quatrieme Acte: auſſi n'y a-t-il point manqué.

Bien des Lecteurs ont paru déſirer que la Scène de la ſucceſſion, qui eſt la cinquieme du dernier Acte, fût retouchée & étendue: il s'eſt rendu à leurs déſirs. Il a auſſi purgé le dénoûment de quelques inſipides interpolations de l'Imprimeur, telles que celle-ci, placée préciſément à l'endroit le plus caractériſtique de l'ouvrage, *j'ai l'honneur d'être connu du grand homme & d'en être eſtimé.* Phraſe ſtupide & bien digne de ſon Auteur! ou plutôt adulation fade d'un mercénaire qui viſe à la préférence gratuite de quelques radotages poétiques du Vieillard de Ferney.

On prévient le Public que cette Edition eſt la ſeule avouée par l'Auteur, & que des Libraires avides ſe ſont dépêchés d'en faire d'autres contre leſquelles il faut ſe tenir en garde. Il a ſenti le regret le plus vif d'avoir occaſionné une diſgrace à un homme de Lettres au ſujet d'un ouvrage préſenté à la Cenſure, au moment où l'Edition furtive de ſa Comédie a paru. Cet écrit ne traite

qu'une queſtion Littéraire ; les mépriſes & la mauvaiſe-foi éternelle de Mr. de Voltaire y ſont démontrées avec autant de modération que de force : il a été arrêté par le crédit de ſes adhérens. Semblables à ce parti de l'oppoſition qui, en Angleterre déchire les Miniſtres en place juſqu'à ce qu'il leur ait ſuccédé, les Philoſophes n'ont donc tant élevé la voix contre les *inquiſitions*, que pour pouvoir être perſécuteurs à leur tour ? Ainſi va le monde.

Pour juſtifier l'Auteur de cette Pièce de la vivacité de l'attaque qu'il a faite à la Secte Philoſophique, & démontrer l'injuſtice des cris de ce *Tripot* trop aiſé à mettre en colere, on prend la précaution de clore cette Préface par la copie d'une Lettre de Mr. de Voltaire, au ſujet d'un Ecrivain qui a pris la liberté de n'être point de ſon ſentiment. Eſt-ce à des hommes qui ſe permettent de pareils excès, à récriminer contre la Critique que l'on fait de tous les petits efforts de leur vanité inſolente pour avoir ſeuls de la vogue & de la renommée ?

De Ferney, le 19 Juillet 1776.

Mon cher Ange, j'apprends que Madame de Saint Julien arrive dans mon Déſert avec le Kain. Si la choſe eſt vraie, je ſuis tout étonné & tout joyeux ; mais il faut que je vous diſe combien je ſuis fâché pour l'honneur du Tripot *contre un nommé* le Tourneur,

qu'on dit Secrétaire de la Librairie & qui ne me paroit pas le Secrétaire de ſon bon goût. Auriez-vous lu deux volumes de ce miſérable, dans leſquels il veut nous faire regarder Shakeſpéar comme le ſeul modèle de la Tragédie, & l'appelle le Dieu du Théâtre; *il ſacrifie tous les François à ſon idole, comme on ſacrifioit autrefois des cochons à Cérès. Il ne daigne pas même nommer Corneille & Racine: ces deux grands hommes ſont ſeulement enveloppés dans la proſcription générale, ſans que leur noms ſoient prononcés. Il y a déja deux tomes imprimés de Shakeſpéar qu'on prendroit pour des Pièces de la Foire faites il y a 200 ans; ce* maraut *a trouvé le ſecret de faire engager le Roi, la Reine & toute la Famille Royale à ſouſcrire à ſon ouvrage.*

Avez-vous lu ſon abominable grimoire dont il y aura encore cinq volumes? Avez-vous une haine aſſez vigoureuſe contre cet impudent imbécile? *Souſcrirez-vous à l'affront qu'il fait à la France? Vous & Mr. de Thibouville vous êtes trop doux. Il n'y a pas en France aſſez de camoufflets, aſſez de bonnets d'âne, aſſez de piloris pour un pareil* faquin: *le ſang pétille dans mes vieilles veines en parlant de lui; s'il ne vous a pas mis en colere, je vous tiens pour un homme impuſſible. Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt que ce* monſtre *a un parti en France; & pour comble de calamité & d'horreur, c'eſt moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakeſpéar; c'eſt moi qui découvris le premier aux François quelques perles que j'avois trouvées dans ſon énorme fu-*

mier. Je ne m'attendois pas que je ſervirois un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine & de Corneille pour en orner le front d'un hiſtrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être auſſi en colere que moi, ſans quoi je me ſens capable de faire un mauvais coup.

Je reviens à le Kain ; on dit qu'il jouera ſix Piéces pour les Génevois ou pour moi ; j'aimerois mieux qu'il eût joué Olympie à Paris ; mais il n'aime point à figurer dans un Acte où il n'écraſe pas tous les autres.

Je ne ſçais ſi Mr. de Richelieu fait paroître le Précis de ſon Procès, qui ſera ſon dernier mot ; il m'avoit promis de me l'envoyer.. Je ne lui ai point aſſez dit combien il eſt important pour lui de ne point ennuyer le Public ; il avoit choiſi un Avocat qu'il croyoit fort grave, & qui n'étoit que peſant : il y a beaucoup de ces Meſſieurs qui font de grands Factum ; mais il n'y en a point qui ſçache écrire.

Quant à mon ami le Cocher Gilbert, *qu'il aille au carcan à bride abattue.*

Si vous voulez, mon cher Ange, me guérir de ma mauvaiſe humeur, daignez m'écrire un petit mot.

M. F. A. DE VOLTAIRE.

ACTEURS.

Madame DE FOLINCOURT.

ANGÉLIQUE, HENRIETTE } *Niéces de Mme. de Folincourt.*

D'OLMONT, *pere.*

D'OLMONT, *fils, Amant d'Henriette.*

M. COCUS, *Antiquaire.*

M. CUCURBITIN, *Chymiſte.*

M. CURVILIGNE, *Géomètre.*

Le Marquis D'ORSIMONT, *bel-eſprit.*

M. CALCAS, *bel-eſprit, partiſan d'Homère.*

M. VERSION, *Auteur.*

M. FARIBOLE, *Auteur.*

M. DULUTH, *Journaliſte & Poëte.*

Un NOTAIRE.

LISETTE, *Suivante.*

GROUPE DE SÇAVANS ET DE BEAUX-ESPRITS.

Des LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris chez Madame de Folincourt.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D'OLMONT, pere, D'OLMONT, fils, LISETTE.

LISETTE.

EH! mon Dieu, Meſſieurs, que venez-vous faire ici?

D'OLMONT, pere.

Ce que j'y viens faire? D'accord avec mon ami Liſimon, j'ai amené mon fils pour épouſer ſa fille.

LISETTE.

Ah! Monſieur, on n'épouſe point ici.

D'OLMONT, pere.

Eh! qu'y fait-on?

LISETTE.

On y differte, Monſieur.

D'OLMONT, pere.

Oh! ſi l'on n'y faiſoit que cela, tu n'y ferois bonne à rien.

D'OLMONT, fils.

Mon pere a raiſon, Liſette a des yeux qui annoncent une occupation moins ſtérile.

LISETTE.

Vous êtes galant, M. d'Olmont ; mais je vous avertis que cela ne fera pas fortune dans cette maiſon.

D'OLMONT, fils.

Eh! que faudroit-il donc être?

LISETTE.

Ce qu'il faudroit être? Mais, dites-moi, s'il vous plaît, de quel coin du monde arrivez-vous donc? Et notre réputation.....

D'OLMONT, fils.

Elle n'eſt pas, je te jure, parvenue juſqu'à moi, & j'arrive de Dijon.

LISETTE.

De Dijon? Vous n'avez pas entendu parler de nous? C'eſt donc *ultra ſaturomatas.*

D'OLMONT, fils.

Comment! vraiment Liſette parle Latin!

LISETTE, *faiſant une révérence.*

Comme ma Maîtreſſe, Monſieur, mais je ne l'entends pas.

D'OLMONT, fils, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

LISETTE.

Vous riez, Monſieur? Allez, allez, vous pouvez retourner à Dijon.

D'OLMONT, pere,

Après la nôce, s'entend.

D'OLMONT, fils.

Et avec l'aimable Angélique.

LISETTE.

L'aimable Angélique! cela vous plaît à dire. Non, Monſieur, non, l'aimable Angélique n'ira point à Dijon.

D'OLMONT, pere.

Et où diable veux-tu donc qu'elle aille?

LISETTE.

A Varſovie, Monſieur, à Varſovie.

D'OLMONT, fils.

Comment! à Varſovie?

LISETTE.

Oui, Monſieur, à Varſovie, avec Madame de Folincourt ſa très-honorée & très-illuſtre tante, d'où, après avoir pacifié la Pologne, nous comptons aller achever de débarbouiller les Ruſſes.

(*D'Olmont pere & d'Olmont fils rient.*)

D'OLMONT, pere.

Tu extravagues, mon enfant.

LISETTE.

J'extravague? j'extravague? Sçavez-vous bien que les Têtes couronnées nous écrivent, que les Républiques nous conſultent, que.....

D'OLMONT, fils.

Ah ça! Liſette, explique-toi ſérieuſement.

LISETTE.

Oh! très-ſérieuſement; tournez-moi le dos que je vous regarde.

D'OLMONT, fils.

Comment le dos?

LISETTE.

Oui, Monſieur, le dos, c'eſt par-là que ma Maîtreſſe juge ſon monde; & en voyant comment un homme a les épaules placées, elle décide d'abord ſi c'eſt un ſot ou un homme d'eſprit.

D'OLMONT, pere.

C'eſt un rare talent.

LISETTE.

J'avoue que je ſuis moins avancée qu'elle dans la *phyſiologie* ; ainſi permettez tout bonnement que je vous interroge.

D'OLMONT, fils.

Volontiers.

LISETTE.

Etes-vous Savant ?

D'OLMONT, fils.

Pas autrement.

LISETTE.

Bel-eſprit ?

D'OLMONT, fils.

Dieu m'en préſerve.

LISETTE.

Auteur imprimé, ou écrit à la main ?

D'OLMONT, fils.

Ni l'un, ni l'autre.

LISETTE.

Oh ! Monſieur, retournez à Dijon.

D'OLMONT, fils.

Comment donc ?

LISETTE, *à d'Olmont pere.*

Oui, Monſieur, à Dijon. A vous la balle, Monſieur.

D'OLMONT, pere.

A moi ?

LISETTE.

Etes-vous Mathématicien ?

D'OLMONT, pere.

Non.

LISETTE.

Phyſicien ?

D'OLMONT, pere.

Point.

LISETTE.

Géomètre?

D'OLMONT, pere.

Je fais préciſément autant d'arpentage qu'il en faut à un Seigneur de Paroiſſe.

LISETTE.

Œconomiſte?

D'OLMONT, pere.

Tu veux dire Œconome?

LISETTE.

Le barbare! (*Très-vite.*) Artiſte, Naturaliſte, Chymiſte, Botaniſte, Machiniſte, Minéralogiſte, Sophiſte?....

D'OLMONT, pere.

Bon Dieu! quel caquet? non, non, non, non.

LISETTE, *très-vite.*

Moliniſte, Janſéniſte, Anabatiſte?

D'OLMONT, pere, *avec impatience.*

Eh! non mille fois non, te dis-je.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur, repartez auſſi pour Dijon.

D'OLMONT, pere.

Que veulent donc dire toutes tes plaiſanteries ridicules.

LISETTE.

Ridicules? Monſieur, parlez avec moins d'irrévérence & de liberté, dans le Temple des Muſes & de la Philoſophie.

D'OLMONT, fils.

Comment! mais voilà des Hôtes bien ſublimes! Y viennent-ils ſouvent?

LISETTE.

Deux fois la ſemaine ; le lundi eſt pour les Savans, & le mecredi pour les beaux Arts. Vous arrivez bien mal-à-propos ; ces Meſſieurs ſe réuniſſent aujourd'hui pour faire leurs adieux à Madame qui part pour la Pologne.

D'OLMONT, pere.

Oh bien! j'eſpère que nous ne ſerons point de trop ; l'affaire qui nous amène en vaut bien la peine ; elle peut ſe conclure dans la journée ; une fois terminée, la bonne Dame de Folincourt peut partir pour la Chine, ſi elle veut, avec la Philoſophie & le Parnaſſe tout entier : nous ne lui demandons qu'Angélique.

LISETTE.

Angélique ? Elle eſt du voyage, Monſieur.

D'OLMONT, pere.

Comment ! du Voyage ? Mais il n'entre pas le ſens commun.....

LISETTE.

Oh ! miſéricorde ! il n'a jamais mis les pieds ici.

D'OLMONT, fils.

Oh ça ! trève de raillerie, ma chere Liſette. Madame de Folincourt tient donc Académie ?

LISETTE.

Et table auſſi, Monſieur.

D'OLMONT, fils.

Je m'en doute bien.

LISETTE.

Oh ! ces gens-là parlent comme des perroquets, & mangent comme des autruches.

D'OLMONT, fils.

Mais Angélique auroit-elle donné dans tout ce fatras ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, Mademoiſelle Angélique eſt auſſi ſublime que Madame ſa tante : elle ſera la protectrice du ſiècle à venir.

D'OLMONT, fils.

A ce compte-là, mon pere, je pourrai fort bien en effet repartir tout ſeul pour Dijon.

D'OLMONT, pere.

Tu ſais, mon fils, que mon ami Liſimon t'a laiſſé le choix de ſes deux filles : ſi Angélique eſt trop ſçavante pour toi, Henriette.....

LISETTE.

Ah! Monſieur, que dites-vous-là ? La pauvre enfant n'eſt ſortie du couvent que depuis huit jours. Madame qui ne lui trouve pas la moindre diſpoſition aux ſciences, parle déja de l'y faire retourner ; & comme elle deſtine ſes grands biens à celle qui lui reſſemblera, je crains qu'elle ne déshérite Henriette.

D'OLMONT, pere, *avec affliction.*

Comment! mais ceci deviendroit différent..... Mais tu rêves, mon fils.

D'OLMONT, fils.

Oui, mon pere, je pénètre tous les obſtacles que nous trouverons ici ; & s'il faut que je vous l'avoue, Henriette avoit déja fixé mon choix : ſi vous vouliez me permettre de conduire cette affaire avec Liſette, il me ſemble que j'ai la clef du cœur de Madame de Folincourt.

D'OLMONT, pere.

Mais que ferois-tu ?

D'OLMONT, fils.

Si Liſette veut accepter ce gage de ma reconnoiſſance, & tout concerter avec moi, nous n'aurons pas

perdu notre voyage; je devine la tante, & je parviendrai à la nièce.

LISETTE.

Oh! Monſieur, s'il s'agit de faire pièce à ma maitreſſe pour ſon bien & pour le vôtre, je ſuis toute à vous; c'eſt une ſi bonne Dame, que le cœur me ſaigne ſouvent de toutes les illuſions que lui fait *cette docte cohue*, & des bienfaits qu'elle prodigue ſi aveuglément: mais je l'entends.

D'OLMONT, fils.

Retirons-nous, mon pere; il n'eſt point à propos qu'elle nous voie, ni que vous lui remettiez encore la lettre de Liſimon: toi, Liſette, tu reviendras nous joindre.

LISETTE.

Oui, oui: mais retirez-vous vîte; c'eſt aujourd'hui un jour ſcientifique; le mal ſeroit double, ſi Madame vous voyoit au ſortir de ſon cabinet: elle eſt un peu ours dans ces momens-là.

SCENE II.

Madame DE FOLINCOURT, LISETTE.

Madame DE FOLINCOURT, *liſant & s'arrêtant avec diſtraction.*

AH! c'eſt vous Liſette!

LISETTE, *d'une voix baſſe.*

Oui, Madame.

Madame DE FOLINCOURT, *méditant.*

Ces anciens avoient bien de la supériorité sur les siècles qui ont suivi. En vérité, quand on a lu Pline & Columelle, on voit bien que le Cuisinier François n'est qu'un barbare. Oh! pour le coup, mes amis, je vous réserve pour vos adieux un repas digne d'Appius.... Lisette?

LISETTE.

Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Monsieur Cucurbitin n'est-il point arrivé?

LISETTE.

Non, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Il aura sans doute laissé ses ordres à l'office & à la cuisine.

LISETTE.

Ce gros Monsieur, qui parle toujours grec, & qui a si bon appétit, a laissé hier à votre Maître-d'Hôtel un long bordereau qui l'a bien fait rire.

Madame DE FOLINCOURT, *lisant toujours.*

L'ignorant!

LISETTE.

Il a d'abord demandé s'il falloit envoyer cela chez votre Apothicaire.

Madame DE FOLINCOURT, *lisant.*

L'empoisonneur! malheureuse! que n'as-tu lu le repas de Trimalcion!

LISETTE.

Votre Maître-d'Hôtel, cependant, Madame, a bien du talent; il a servi deux Prélats, trois Financiers, la Maitresse d'un gros Bénéficier.... & je doute que ce Monsieur Trimalcion.....

Madame DE FOLINCOURT.

Ce Monſieur Trimalcion, imbécile, étoit l'Empereur Néron. L'ingénieux Pétrone rapporte....

LISETTE.

Oh! Madame, je vous demande pardon; je n'avois pas l'honneur de les connoître.

Madame DE FOLINCOURT.

Les Romains n'avoient jamais pouſſé le luxe de la table auſſi loin.

LISETTE.

Oh ça! mais en conſcience, Madame, on ne peut pas diſputer des goûts: tout cela peut être fort bon pour des Romains; mais il y a de quoi empoiſonner des Pariſiens.

Madame DE FOLINCOURT, *avec pédanterie.*

Oui, certains Pariſiens; mais toute perſonne un peu inſtruite de l'antiquité, & revenue des erreurs vulgaires, par la connoiſſance d'une Phyſique ſaine, extraira plus de poiſon d'un petit ſouper, que des immenſes repas de Rome.

LISETTE.

Je ſuis accoutumée, Madame, à admirer toutes les belles choſes que je vous entends dire; mais pour cette cuiſine-là....

Madame DE FOLINCOURT.

Patience, Liſette, tu t'y feras. Pour aujourd'hui, je ne te demande que d'avoir l'œil à ce que les ordres de M. Cucurbitin & du Docte M. Cocus, ſoient exactement ſuivis. A-t-on rapporté les ſièges antiques?

LISETTE.

De grand matin, Madame, votre tapiſſier eſt venu ajuſter dans la ſalle à manger vingt matelas, & le double de couſſins ſur des tréteaux.

Madame DE FOLINCOURT.

Bon ! & le luſtre ?

LISETTE.

On l'a décroché ; à ſa place on a ſuſpendu une groſſe lampe de cuivre rouillé.

Madame DE FOLINCOURT.

A merveille ! cette lampe, Liſette, eſt celle de l'Empereur Auguſte.

LISETTE.

Ma foi, je l'avois ſoupçonnée, Madame, d'avoir ſervi de lampion à la porte des Danſeurs de corde.

Madame DE FOLINCOURT.

Tu es bien à plaindre d'ignorer ainſi le prix des choſes.

LISETTE.

Hélas ! Madame, je le ſens ; mais voici Mr. Cucurbitin qui vous rendra compte lui-même de tout ce que vous me demandez.

SCENE III.

Les mêmes, M. CUCURBITIN.

M. CUCURBITIN, *peſamment.*

En vérité, Madame, ſi l'éclat de ce jour n'étoit un peu obſcurci par le nuage qu'y répand la crainte de vous perdre, il ſeroit d'autant plus beau, qu'il va faire renaître ſous vos yeux, & ſous ceux de votre ſçavante ſociété, tout le luxe des anciens, rectifié par le mélange du goût moderne.

Madame DE FOLINCOURT.

C'eſt au ſçavant M. Cocus, & à votre ſagacité, Monſieur, que je dois le plaiſir de la ſurpriſe que je ménage à tous nos illuſtres.

M. CUCURBITIN.

Que nos Sybarites, Madame, vantent la mince délicateſſe & les raffinemens de leurs tables, je vous réponds qu'il faut fouiller dans les uſages antiques pour trouver l'excellent.

Madame DE FOLINCOURT.

Cependant, Monſieur Cucurbitin, ce ſiècle a bien des lumières.

M. CUCURBITIN.

Oh! Madame, vous en êtes le flambeau.

Madame DE FOLINCOURT.

A la vérité, je puis me flatter d'y avoir un peu contribué. Je remercie ſouvent la fortune de m'avoir miſe à portée d'accueillir la Philoſophie perſécutée, & de lui offrir un aſyle.

LISETTE, *à part.*

Oh! vous n'avez qu'à la régaler deux ou trois fois comme cela, & je vous réponds qu'elle prendra congé.

Madame DE FOLINCOURT.

Que dites-vous là, Liſette?

LISETTE.

Je dis, Madame, que la chère de Trimalcion ſuffiroit à tous les Philoſophes préſens, paſſés & à venir, pourvu que la Philoſophie ne ſe connoiſſe point en ſauce.

M. CUCURBITIN.

En ſauce? La morale eſt la ſauce de l'âme; mais il n'appartient pas moins à la Philoſophie de régler celle du corps: l'analogie eſt ſi grande entre toutes les par-

ties de nos êtres, & l'intimité si immédiate, que l'on pourroit vérifier par la Chymie, que l'esprit d'un homme se ressent des alimens : ceux-ci par leur flogistique....

Madame DE FOLINCOURT.

Oh ! oui, Monsieur, le flogistique..... C'est merveilleusement bien pensé.... Entends-tu, Lisette, le flogistique ?

LISETTE.

Le flogistique.... ! non, Madame, en vérité, je n'entends point cela.

Madame DE FOLINCOURT.

Le flogistique, c'est.... c'est.... Dites donc, Monsieur, ce que c'est.

M. CUCURBITIN.

Dans les règnes de la nature ; savoir, le végétal, le minéral, l'animal....

LISETTE, *en riant.*

L'animal !

M. CUCURBITIN.

Eh oui, l'animal. Le flogistique même y abonde ; c'est une qualité productive, expansive, entendez-vous bien ? (*Regardant Lisette avec finesse.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Oh ! à merveille, Monsieur.

LISETTE.

C'est donc là le flogistique ?

M. CUCURBITIN.

Eh ! oui, voilà le flogistique.

LISETTE, *avec une révérence.*

Monsieur, j'en suis ravie.

Madame DE FOLINCOURT.

Le tems se passe, Monsieur Cucurbitin.

M. CUCURBITIN.

Je ſuis étonné, Madame, que le docte Monſieur Cocus ne ſoit point encore arrivé, pour vous préſenter l'état de la fête qu'il a préparée par vos ordres; oh! ce ſera quelque choſe d'admirable.

Madame DE FOLINCOURT.

Je m'y attends.

M. CUCURBITIN.

J'ai tout analyſé ſur le papier, & je ne doute pas que cette étonnante épreuve ne cauſe une révolution dans le phyſique de nos mœurs.

LISETTE, *à part.*

Ou du moins dans vos eſtomachs.

M. CUCURBITIN.

Cela ſera du bruit, Madame, cela ſera du bruit: tous nos Journaux en parleront, & juſqu'au pôle glacial, nos correſpondans réformeront la cuiſine.

LISETTE.

Ah! voici l'ordonnateur: ſaiſiſſons le moment pour joindre M. d'Olmont. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Les mêmes, M. COCUS.

Madame DE FOLINCOURT.

ARRIVEZ donc, Monſieur Cocus, & ſatisfaites mon impatience.

M. COCUS.

J'ai découvert, Madame, un ancien manuſcrit pré-

cieux, & que je ſerois bien fâché de n'avoir pas parcouru avant d'étaler l'antiquité ſur votre table.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh! Monſieur, l'heureuſe découverte!

M. COCUS.

Il eſt du tems des Grecs; j'ai de fortes raiſons de le ſoupçonner d'un certain Clariclas autrefois Maître-d'Hôtel d'Alcibiade. Monſieur Cucurbitin, cela va faire tort à votre Chymie moderne; on y voit qu'on ſe ſervoit déja du ſerpentin, & je crois, d'après cette autorité, que c'étoit un uſtenſile de cuiſine: en vérité, Madame, l'antiquité eſt bien étonnante.

M. CUCURBITIN.

Je l'ai toujours penſé comme vous, Monſieur; & après un ſommeil de plus de vingt ſiècles, la ſcience ne fait que renaître ſous nos mains.

M. COCUS.

Grâce à la moderne Uranie.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh! Monſieur Cocus, je ne m'attendois pas que la découverte du ſerpentin m'attireroit un compliment.

M. COCUS.

Un compliment! Madame, dites donc un hommage.

Madame DE FOLINCOURT.

Venons au fait.

M. COCUS.

Volontiers; j'avois feuilleté Varron, Columelle, Pline, Pétronne, pour compoſer quelque choſe digne de vous; mais depuis la découverte de Clariclas, j'ai bien changé d'avis; emprunter la carte d'un feſtin chez les Latins, pendant qu'on peut la tenir des Grecs!

Madame DE FOLINCOURT.

Vous avez bien raiſon, Monſieur Cocus, un repas grec....

M. COCUS.

Permetttez que je vous obſerve, Madame, que repas n'eſt pas le terme; j'ai dit feſtin; banquet auroit mieux valu; agape a bien ſon mérite auſſi, mais il eſt furieuſement Théologique.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh! oui, Monſieur, banquet eſt le mot.

M. COCUS.

Madame ſe décide donc pour banquet....? Quelle ſagacité!

M. CUCURBITIN.

Merveilleuſe! N'a-t-on pas toujours dit le banquet de Platon?

M. COCUS.

Eh oui, préciſément, le banquet de Platon.

M. CUCURBITIN.

Et en Grec, Monſieur?

M. COCUS.

En grec, nous diſons.... Ne demandez-vous pas en Grec....? Banquet en Grec?

M. CUCURBITIN.

Oui, Monſieur, en Grec.

M. COCUS.

Mais en Grec, c'eſt..... c'eſt.....; je vous dirai ça ce ſoir. Revenons au banquet de Platon; il ne vaut pas le vôtre, Madame; il ne ſe trouvoit là que les ſept Sages de la Grece, & vous aurez tous ceux de Paris.

Madame DE FOLINCOURT.

En vérité, Monſieur, vous êtes un homme eſſentiel.

M. COCUS.

M. COCUS.

J'ai penſé, Madame, que les Philoſophes devoient imiter les Philoſophes : chacun de nous tiendra la place d'un des convives d'Alcibiade, &, comme la divine Aſpaſie, vous préſiderez à la fête.

Madame DE FOLINCOURT.

Meſſieurs, je vous en abandonne abſolument le ſoin, & je vous prie de commander.

(*Cocus & Cucurbitin ſortent en faiſant une grande révérence.*)

SCENE V.

Madame DE FOLINCOURT, *ſeule.*

EN vérité, ces deux hommes ſont des puits de ſavoir; j'ai aſſez bien repaſſé avec eux ma leçon d'antiquité; il faut me préparer à ſoutenir l'aſſaut des beaux eſprits, l'exactitude des Géomètres, & l'abſtraction des Métaphyſiciens..... Liſette..... Liſette..... Elle ne répond pas... Je ne ſais où cette imbécile a mis la clef de mon bureau; mon répertoire y eſt enfermé; je ne puis rien faire ſans cela... Liſette.... Liſette.... Elle me fera perdre tout mon tems. On a bien raiſon de dire que le jugement & l'heureuſe mémoire ſe rencontrent difficilement : pour du diſcernement, j'en ai; j'en ai.... prodigieuſement, &, je ſens, malgré cela, que ſi je n'avois recours au répertoire, je reſterois ſouvent muette. Si la cabale ſavoit cela, elle ne manqueroit pas d'en rire, comme s'il n'étoit permis de ſoulager ſa mémoire; comme ſi l'on manquoit d'eſprit, parce qu'on l'a par écrit dans ſon cabinet. Liſette, Liſette.

SCENE VI.

La même, LISETTE.

LISETTE, *avant d'entrer.*

JE viens, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Elle répondra enfin.

LISETTE.

Me voici.

Madame DE FOLINCOURT, *avec humeur.*

La clef du bureau.

SCENE VII.

LISETTE, *seule.*

OH! nous allons faire notre provision d'esprit pour la journée. Je m'admire de servir cette originale-là: après avoir manié toute ma vie du rouge, des mouches, des boucles naturelles & autres, des rubans & des pompons, ne plus toucher qu'à des bouquins, de la ferraille, des instrumens de cuivre, pour étudier la lune; c'est pour nous payer de retour sans doute, qu'elle donne à nos cervelles si bonne part à ses influences. La drole de vocation, pour une fille! En vérité, c'est bien sortir de son élément. Baste! c'est pour le salut de la pauvre Henriette, & pour servir l'amour généreux & libéral de M. d'Olmont. Ce sera à moi à me dédommager, comme je le pourrai, en faisant leur bien & mon profit.

SCENE VIII.

Madame DE FOLINCOURT.

Madame DE FOLINCOURT, *feuilletant ſon memorandum qui doit être très-gros.*

BONS mots pour la Cour de Varſovie.... Ce n'eſt point cela.... Elémens politiques applicables à toutes ſortes de ſujets & d'occaſions.... Je n'aurai pas beſoin de ce chapitre aujourd'hui.... Ripoſtes adroites & ſpirituelles à toutes ſortes de louanges. Oh! liſons cet article; enfonçons-nous y tout-à-fait. J'en aurai beſoin, ſur-tout au deſſert.

(*Elle s'aſſied, & lit attentivement.*)

LISETTE.

Pour de fades éloges, vous en aurez tout votre ſaoul, ma chère Maîtreſſe, & vous en payerez la façon.

Madame DE FOLINCOURT, *liſant.*

" Un jour que Madame de la Sabliere donnoit à dî-
„ ner à pluſieurs beaux-eſprits du tems, Boileau qui
„ étoit grand admirateur des Grecs" ... Oh! cette anecdote eſt admirable pour la circonſtance, & je compte en tirer parti.... Je ſuis perſuadée que cette femme avoit bien médité ce bon mot: retenons-le.

LISETTE, *à part.*

Entamons notre affaire. (*Haut.*) Madame, il s'eſt préſenté à votre porte, aujourd'hui, un homme fort extraordinaire.

Madame DE FOLINCOURT, *liſant toujours, & comme par diſtraction.*

Fort extraordinaire?

LISETTE.

Oui, Madame; il ſe dit Philoſophe; il vient de fort loin.

Madame DE FOLINCOURT, *liſant toujours.*

De fort loin?

LISETTE.

Oui, Madame; il a dit que le bruit de votre renommée....

Madame DE FOLINCOURT, *ſe levant avec empreſſement.*

De ma renommée! ..... Où eſt-il, Liſette, où eſt-il?

LISETTE.

On l'a renvoyé, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Comment donc! renvoyer un Philoſophe qui vient de très-loin au bruit de ma renommée! Mais je ſuis très-piquée de cela. Il faut qu'on le cherche, & qu'on le trouve.

LISETTE.

Madame il a laiſſé, je ne ſais quel griffonnage chez votre Suiſſe où il a dit que le célèbre Monſieur Cocus le reconnoîtroit ſur cet écrit-là.

Madame DE FOLINCOURT.

Eh! vîte donc, Liſette; qu'on cherche cet écrit, & Monſieur Cocus auſſi. Mais voyez donc les impertinens! Un Sçavant qui vient de fort loin pour me voir! qui connoît Monſieur Cocus! Ma porte a-t-elle jamais été fermée pour gens qui s'annoncent ainſi.

LISETTE.

Madame.....

Madame DE FOLINCOURT.

Taiſez-vous, imbécile. Que diroient Paris, les Nations étrangeres, l'Univers, ſi l'on venoit à ſçavoir cela? En vérité, c'eſt un ſot animal qu'un Suiſſe. (*A Liſette.*) Eh bien! que faites-vous-là? Allez donc & courez, mettez tous mes gens en campagne.

LISETTE.

J'y vole, Madame..... (*A part.*) Notre Amant ne peut ſe préſenter ſous de meilleurs auſpices.

(*Elle ſort en riant de côté.*)

SCENE IX.

Madame DE FOLINCOURT, *ſeule.*

CEs gens-là me mettent toute hors de moi: ſi c'étoit quelque oiſif, on me l'amèneroit en triomphe. Je ſuis ſûre que c'eſt quelqu'illuſtre. Que ſçait-on? Une Académie qui députe vers la mienne..... Remettons-nous; travaillons un peu..... (*Elle reprend le répertoire, & lit.*) Oh! cette réplique eſt excellente & aiſée à enchaſſer..... Mais encore quelqu'un!..... Faut-il donc qu'on m'interrompe ici ſans pitié? En bonne foi, les perſonnes d'une certaine façon ont bien de la peine à ſe mettre quelque choſe dans la tête.

SCENE X.

La même, ANGELIQUE, HENRIETTE.

ANGELIQUE.

POUVONS-NOUS entrer, Madame?

Madame DE FOLINCOURT.

Venez, venez, mes nièces, vous n'êtes jamais de trop auprès de moi. Vous sur-tout, Angélique, que je distingue comme une protectrice des sciences & des talens.

ANGELIQUE.

J'ai un si bel exemple sous les yeux, Madame, que je serois bien coupable de n'en pas profiter; mais ce titre glorieux n'appartient qu'à vous seule.

Madame DE FOLINCOURT.

Vous le mériterez un jour.... Et vous, Henriette, à quoi vous êtes-vous occupée aujourd'hui?

HENRIETTE.

Mes occupations, ma chere tante, sont si communes, qu'elles ne méritent pas de vous intéresser.

Madame DE FOLINCOURT.

Votre sœur pourroit vous aider à sortir un peu de cet ordre commun des choses, & vous inspirer le goût de celles qui sont plus relevées; mais vous êtes entêtée, & faites semblant d'être modeste.

HENRIETTE.

Ne croyez-vous pas, ma chere tante, que si je me sens un peu de penchant à l'opiniâtreté & à l'orgueil, rien n'est mieux fait à moi que de m'interdire la science? car on dit qu'elle nourrit l'un & l'autre.

Madame DE FOLINCOURT, *d'un ton sévere.*

Oui, la fauſſe ſcience, Mademoiſelle!

HENRIETTE, *très-modeſtement.*

L'autre eſt ſi rare, Madame.

ANGELIQUE.

Au moins avez-vous le bonheur, ma ſœur, de la rencontrer ici; &, ſi vous n'y prenez pas goût, c'eſt bien votre faute.

HENRIETTE.

Il faudroit avoir vos yeux, ma ſœur, pour auſſi-bien diſcerner.

Madame DE FOLINCOURT.

Terminons cet entretien; au défaut des talens, ma nièce, il faut ſçavoir les accueillir dans les autres; & la bienfaiſance doit ſuppléer au ſçavoir.

HENRIETTE.

Madame, je ne forme pas de vœux plus ardens que d'avoir toujours une âme ſenſible & bienfaiſante; mais je prie le Ciel, ſur-tout, de m'apprendre à placer mes bienfaits, ſi jamais il m'accordoit le pouvoir d'en répandre.

Madame DE FOLINCOURT.

Il faut aider un peu à cette diſpoſition; & comment y parvenir ſans une étude qui vous mette à portée de diſtinguer?....

HENRIETTE.

Diſtinguer! Oh! Madame, on n'a beſoin que d'un bon cœur pour diſtinguer les malheureux.

Madame DE FOLINCOURT.

Fort bien; j'approuve la maxime; mais....

SCENE XI.

Les mêmes, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME, M. Famicourt vient d'envoyer certain ballot.

Madame DE FOLINCOURT.

Je ſçais ce que c'eſt.

LE LAQUAIS.

Voici, de plus, le mémoire de Mr. Pillardin, le Tailleur de ces Meſſieurs.

Madame DE FOLINCOURT.

C'eſt bon, laiſſez-nous. J'en étois, ma nièce, ſur le chapitre de la bienfaiſance, & voici des occaſions de l'exercer. Une ame généreuſe doit ſur-tout voiler le bien qu'elle fait à qui le reçoit; écoutez-moi, Angélique.

ANGELIQUE.

Je ſuis attentive, Madame, à la moindre parole que vous proférez. Vous ne m'en avez jamais dites qui n'ayent éclairé mon eſprit & élevé mon ame.

Madame DE FOLINCOURT.

Ecoutez-moi donc bien; Famicourt eſt un jeune Auteur que nos illuſtrés m'ont recommandé. En dépit du paſſe-port de la main du grand-homme que nous admirons tous, qu'il vient de faire mettre à la tête de ſon ouvrage, tous les exemplaires étoient encore chez le Libraire. Si Famicourt n'écrivoit que pour la renommée, il pourroit attendre patiemment: conduit par cet homme immortel lui-même, le chemin

s'ouvriroit devant lui ; mais cette cruelle indigence qui étouffe ſouvent les talens, pourſuit Famicourt. Je le protege ; il ſera de mon Académie : ſa réputation eſt donc aſſûrée ; mais il s'agit de vendre ſon ouvrage ; cela n'eſt pas ſi facile. La cabale..... cette cabale infernale qui ſe trouve toujours dans mon chemin, a bouché les oreilles & fermé les yeux au public.

ANGELIQUE.

Vous avez tant de moyens pour la déconcerter : Madame, nos ſçavans Journaliſtes, nos plumes illuſtres.....

Madame DE FOLINCOURT.

Ces gens-là écrivent, mon enfant ; mais ils n'achètent point. C'eſt à vous à qui je confie le débit de ces brochures ; le ſujet eſt admirable ; chacun des amateurs que j'admets, en recevra un exemplaire de votre main, pour un louis que vous demanderez de ce ton léger d'une jolie perſonne qui accorde ſa bienveillance au talent naiſſant. Vous avez de l'eſprit, Angélique : il n'eſt pas néceſſaire de vous faire votre leçon.

ANGELIQUE.

Ne vous ai-je pas vue cent fois, Madame, rendre ainſi la vogue à des chefs-d'œuvres négligés, parce que l'envie s'attache à ceux à qui vous accordez vos bontés.

Madame DE FOLINCOURT.

Vous avez raiſon, ma nièce ; mais imitez-moi juſqu'au bout : laiſſez-la frémir, & protégez toujours..... Vous, Henriette, prenez ce mémoire, liſez m'en les articles.

HENRIETTE, *lit.*

» Mémoire des ouvrages faits par ordre de Madame » de Folincourt, par Jean-Jérémie Pillardin, Maître » Tailleur, & dont reçu des perſonnes à chaque ar- » ticle.

» 1°. Un juste-au-corps de drap noir, avec veste du » même, livré, par ordre de Madame, à Monsieur des » Mazures, logé à un sixième, Cloître Saint Benoît, » attendu qu'il n'étoit que de hasard. . . . 190 liv.

Madame DE FOLINCOURT.

Ce pauvre homme, plus sçavant que Pic de la Mirandole, étoit nud comme la main; cela faisoit pitié.

HENRIETTE, *lit.*

» 2°. Fourni un habit complet de droguet de soie » gris à Monsieur Duluth, rue Montmartre, pour » le jour de sa réception à l'Académie de Madame; » dont il m'avoit hypothéqué le paiement sur la ré- » tribution qui lui reviendroit d'un ouvrage alors sous » presse; &, attendu que depuis cinq ans l'édition est » restée chez le Libraire, je le porte au compte de » Madame, suivant ordre, ci. . . . . 180 liv.

Madame DE FOLINCOURT.

Monsieur Pillardin pourroit se dispenser de motiver ses articles; continuez, Mademoiselle.

HENRIETTE.

3°.... Ah! (*Elle se met à rire.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Poursuivez.

HENRIETTE.

3°.... Pour.... (*Elle rit à éclater.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Mais, Mademoiselle, en vérité, ce rire Sardonien annonce que vous avez l'esprit dérangé.

HENRIETTE.

Je vous demande pardon, Madame; mais.... (*Elle rit encore.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Eh bien, quand cela finira-t-il?

HENRIETTE, *lit en se contraignant.*

3°. Pour les cinquante..... (*Elle éclate encore.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Eh bien, cinquante..... Que trouvez-vous là de si plaisant ? Poursuivez.

HENRIETTE, *se contraignant toujours.*

« Cinquante paires de culottes de velours pour étrennes à tous ces Messieurs. (*Elle rit.*)

Madame DE FOLINCOURT.

En vériré, Mademoiselle, vous me faites pitié ; vous sentez furieusement votre Couvent : aussi n'êtes-vous bonne que pour y retourner. Angélique, prenez ce mémoire..... (*Regardant Henriette avec humeur.*) Qui fait rire Mademoiselle ? Ordonnez qu'on en paye le montant. — Vous, Mademoiselle, vous passerez, s'il vous plaît, la journée dans votre appartement.

(*Henriette lui fait une profonde révérence & se retire en riant sous cape ; en sortant elle rencontre M. Cocus qui la salue, & à qui, voyant une culotte de velours noir, elle éclate au nez ; celui-ci, regardant stupidement à sa culotte, y porte la main & la basque de son habit comme pour l'essuyer ; Angélique sort d'un autre côté & paroît hausser les épaules de pitié sur Lisette.*)

SCENE XII.

Madame DE FOLINCOURT, M. COCUS, LISETTE.

M. COCUS.

QU'EST-CE donc que cela veut dire?

Madame DE FOLINCOURT.

Quelque imbécilité de la part de cette ignorante. Je vous prie de l'excuſer, Monſieur.

M. COCUS.

En vérité, Madame, c'eſt quelque choſe de bien étonnant que les diſparités que l'on trouve dans une famille!

Madame DE FOLINCOURT.

Cette petite fille eſt abſolument le portrait de feu ſa mere : ma belle-ſœur étoit une pauvre femme ; elle affectoit un certain gros bon ſens domeſtique, & ne ſortoit pas de là..... Son pere ne valoit guère mieux.

M. COCUS.

Ah! Madame, que d'illuſtres perſonnages auroient été à plaindre, ſi le Ciel n'eût mis d'autres diſpoſitions dans votre ame!

LISETTE, *à part.*

Que de Sçavans ſans haut-de-chauſſe & ſans dîner !

M. COCUS.

Madame on vient de me remettre un billet laiſſé à votre porte par le ſçavant Goſſius. Ah ! Madame, quel homme ! que j'ai de regrets de ne m'être pas trouvé là pour le recevoir ! de toutes les incongruités de votre Suiſſe..... c'eſt.....

Madame DE FOLINCOURT.

En vérité, Monſieur, ces Suiſſes-là ſont déſolans. La porte d'une femme comme moi devroit être gardée au moins par un Bibliographe.

M. COCUS.

J'ai votre affaire en main, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Que je vous aurai d'obligations, M. Cocus ! un homme ſçavant ne frappe pas plus l'oreille d'un Suiſſe, que s'il étoit ſourd. Allez, Mr. Cocus, tâchez de réparer cette mépriſe, & ramenez-moi, s'il ſe peut, ce grand perſonnage; il a furieuſement vu ; mais j'eſpère qu'il nous trouvera bons à connoître.

M. COCUS.

Comment ! Madame : il m'écrit qu'il arrive exprès pour cela, & qu'il s'eſt arrêté dans le pays de Gex où il s'eſt muni d'une puiſſante recommandation auprès de vous.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh ! qu'il vienne, Mr. Cocus, qu'il vienne. Allez,

ne perdez pas un inſtant. Dans le pays de Gex ! Courez donc vîte. (*Cocus ſort.*) (*A Liſette.*) Et vous, Liſette, ſuivez-moi dans mon cabinet, & que je n'y ſois pas interrompue d'ici à une heure.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

EH bien ! Mademoiſelle, Madame vous condamne à ne pas vous montrer d'aujourd'hui ? cela ne paroît pas vous affliger.

HENRIETTE.

Pas exceſſivement, Liſette.

LISETTE.

Oh ! la petite réfractaire ! comme elle eſt rebelle à la doctrine ; on ne fera jamais rien de cela.

HENRIETTE.

On n'en fera jamais, je te le jure, une protectrice.

LISETTE.

De quoi vous aviſez-vous auſſi d'aller rire de ce mémoire ? votre très illuſtre tante r'habille la nudité de cinquante Savans qu'un ſi beau trait d'humanité met en état de deſcendre de leurs manſardes, & Mademoiſelle rit d'une bienfaiſance auſſi bien placée ! quand nous faiſons du bien, Mademoiſelle, il faut le faire avec jugement, & d'abord aller au plus preſſé. (*Elles rient.*)

HENRIETTE.

En vérité, Liſette, je n'ai rien vu de plus bouffon que cela.

LISETTE.

Savez-vous bien, Mademoiſelle, que l'honnête M. Pillardin fait encore une livraiſon aujourd'hui. Madame, qui a autant de précaution que de diſcernement, ignore la durée de ſon voyage, & la charité lui inſpire de pourvoir à la décence de tous ſes protégés, pour dix-huit mois.

HENRIETTE.

C'eſt égaler la prévoyance à la généroſité.

LISETTE.

Ah! ça, laiſſons Madame épuiſer l'une & l'autre pour tous ſes illuſtres, & permettez moi de ſonger à vous pourvoir d'un meuble très-néceſſaire, & dont vos yeux me diſent que vous avez beſoin.

HENRIETTE.

Que voulez-vous donc dire?

LISETTE.

Connoîtriez-vous, Mademoiſelle, certain Savant qui doit nous venir aujourd'hui.

HENRIETTE.

Ni Savant, ni bel-eſprit, ma pauvre Liſette: ils me ſont tous étrangers; je ne me ſens pas le moindre goût pour eux.

LISETTE.

Il eſt cependant certain Savant de ma façon.....

HENRIETTE.

De ta façon?

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle, pourquoi pas? je protège auſſi moi,

moi, & je réponds que vous n'aurez pas autant d'averſion pour celui-là que pour celui de Madame.

HENRIETTE.

Que veut donc dire ce badinage ?

LISETTE, *parlant bas.*

Que Meſſieurs d'Olmont ſont ici.

HENRIETTE.

Que m'apprends-tu, Liſette !

LISETTE.

Peſte, comme le goût de la ſcience vous ſaiſit tout d'un coup !

HENRIETTE.

Ils ſont ici ?

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle, arrivés de Dijon, & le bonhomme conſent que ſon fils vous épouſe, ſi nous venons à bout de décider Madame de Folincourt à vous faire les avantages qu'ils ont droit d'attendre.

HENRIETTE.

En ce cas-là, Liſette, il faut y renoncer : ma tante eſt trop prévenue contre moi.

LISETTE.

Laiſſez-moi faire, Mademoiſelle, nous employerons la ruſe.

HENRIETTE.

Comment la ruſe ?

LISETTE.

Oui, la ruſe. Allez actuellement vous aviſer d'avoir des ſcrupules.

HENRIETTE.

Après la ſcène de tantôt je crains bien que vous ne preniez mal votre tems.

LISETTE.

Nous raccommoderons tout cela ; ſongez ſeulement à être un peu plus diſſimulée ; & ſur-tout conſentez, ſi vous n'aimez pas la ſcience, à en faire au moins un peu ſemblant. Nous vous demanderons cet effort ; Mr. d'Olmont, pour vous obtenir, fait bien un autre perſonnage.

HENRIETTE.

Oh ! à ce prix-là, Liſette, j'apprendrai le Grec s'il le faut.

LISETTE.

Quelle émulation ! quelle chaleur ! C'eſt vraiment un grand précepteur que l'amour pour une fille.

HENRIETTE.

Mais ne le verrai-je point, Liſette ?

LISETTE.

Vous le verrez quand il en ſera tems : tenez, voici le pere qui arrive.

SCENE II.

Les mêmes, D'OLMONT, pere,

D'OLMONT, pere.

EH! bon jour mon enfant : comme te voilà grande & jolie! Le papa Liſimon ſeroit enchanté de te voir comme cela, & ſans ſa goutte il ſeroit ici.

HENRIETTE.

Je ne deſire pas moins, Monſieur, le bonheur de l'embraſſer.

D'OLMONT, pere.

Il n'eſt pas ſavant lui, ton pere..... Et ta chere tante, mon enfant, t'endoctrine-t-elle bien?

HENRIETTE.

Monſieur, elle a bien fait des efforts; mais elle a trouvé chez moi un naturel ſi ingrat.....

LISETTE.

Oh oui, bien ingrat, Monſieur; & ſi Mademoiſelle ne tient un maître de votre main, elle reſtera toujours où elle en eſt.

D'OLMONT, pere, *riant.*

Eh! eh! eh! eh! oh! je t'amène un Docteur; il fera quelque choſe de toi, celui-là. Mais, Liſette, ne pourrai-je pas voir la Dame de Folincourt?

LISETTE.

Oh! Monſieur, elle eſt bien occupée; actuellement que je vous parle, elle cherche peut-être la longitude.

D'OLMONT, pere.

La longitude, Liſette?

LISETTE.

Oui, Monſieur, la longitude.

D'OLMONT, pere.

Oh bien! va-t-en lui dire que je la cherche, moi, & que je ne ſortirai pas d'ici que je ne l'aie trouvée.

LISETTE, *regardant ſa montre.*

Oh! Monſieur, pour un empire je n'irois point à préſent; encore dix minutes, & je vous obéis. Si j'avois le malheur d'interrompre Madame dans un calcul, j'aurois infailliblement mon congé.

D'OLMONT, pere.

Allons, pour dix minutes paſſe: Et Angélique où eſt-elle?

LISETTE, *gravement.*

Elle fait actuellement l'eſſai d'une pompe foulante.

D'OLMONT, pere,

D'une pompe foulante! La jolie occupation, vraiment, pour une fille.

LISETTE.

Oh! Monſieur, Mademoiſelle Angélique aime la ſcience à la folie.

D'OLMONT, pere.

Tant qu'il lui plaira; mais une pompe foulante! ma foi ma foi pauvre Liſette, je n'aime point à voir cet inſtrument là entre les mains d'une jeune perſonne. La femme eſt née pour l'aiguille & pour aimer ſon mari, & non pour eſſayer des pompes foulantes.

LISETTE.

Pauvre ſexe, comme on te traite ! la Phyſique expérimentale, Monſieur, eſt quelque choſe de ſi divertiſſant.

D'OLMONT, pere.

La Phyſique ? oh, je ne veux pas que ma brue ſache la Phyſique : adieu, je ſors pour aller à deux pas d'ici, & revenir à l'inſtant.

HENRIETTE.

Je me retire auſſi, Liſette, pour prévenir le retour de ma tante dans cette ſalle : ſi la longitude par malheur lui eſt échappée, il me faudroit eſſuyer ſon humeur.

LISETTE.

Allez, Mademoiſelle, & préparez-vous à nous ſeconder.

SCENE III.

LISETTE, *ſeule.*

OH ! l'indéchiffrable femme que cette Madame de Folincourt ; en vérité, ſi le grand air ne la remet pas en voyageant d'ici en Pologne, tous ces pédans-là lui tourneront la tête.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MA tante eſt-elle encore occupée, Liſette ?

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

En ce cas, il faut reſpecter ſon travail ; c'eſt un larcin fait aux ſciences, que les momens qu'on lui dérobe ; c'eſt un vol à la poſtérité.

LISETTE.

A la poſtérité, Mademoiſelle ? Madame votre tante lui en a fait bien d'autres ; & pour peu que le génie ou le démon de la ſcience continue à vous lutiner, je crains bien qu'elle ne voye pas plus de vos œuvres que des ſiennes.

ANGELIQUE.

Vous faites des épigrammes, Liſette ; je vous paſſe cette ſaillie ; j'aime l'eſprit : mais il faut du reſpect.

LISETTE.

Je n'aurois pas cru en manquer, en plaidant la cauſe de cette poſtérité que vous avez toujours à la bouche, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Eh ! croyez-vous donc que je ne travaille pas pour elle ?

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, Mademoiſelle, j'en ſerai ſûre, quand je vous verrai penſer à prendre un bon mari, au-lieu de tous ces bouquins: *à remotis*, tout cela, Mademoiſelle, *à remotis*.

ANGELIQUE.

En vérité, Liſette, vous êtes bien groſſière; ſi ma tante vous entendoit dire ces impertinences....

LISETTE.

Oh! votre tante: dans ſon tems elle a fait de ſon mieux; quand il a été paſſé d'une manière bien ſtérile, à la vérité, elle s'eſt rabattue ſur les ſciences: ſi, à cinquante ans, la première de mes recettes ne vous a pas réuſſi, vous pourrez prendre la ſeconde.

ANGELIQUE, *à part.*

Ce qu'elle dit eſt de bon ſens, & ſans l'héritage..... Il faut diſſimuler.... (*Haut.*) En vérité, ma tante s'occupe bien long-tems aujourd'hui.

LISETTE.

Je crois l'entendre, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Effectivement; la voici.

SCENE V.

Les mêmes, Madame DE FOLINCOURT.

Madame DE FOLINCOURT.

ANGELIQUE, je vous trouve fort à propos; applaudiſſez-moi, mon enfant; j'ai fait une grande découverte.

ANGELIQUE.

Une découverte! Oh! ma chere tante; je brûle d'impatience de la connoître.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh! pour le coup, je la tiens..... Je vais bien étonner tous ces Meſſieurs.

SCENE VI.

Les mêmes, D'OLMONT, pere, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

IL y à là un gros Monſieur, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

C'eſt aſſurément mon Savant; qu'on faſſe entrer, qu'on faſſe entrer.

(*D'Olmont, pere, entre & ſalue.*)

Madame DE FOLINCOURT, *bas à Angélique.*

Il a bien de l'embompoint, & les épaules très-rondes pour un illuſtre.

ANGELIQUE.

Madame, c'eſt....

Madame DE FOLINCOURT, *ſans l'écouter.*

Monſieur, en vérité, je ſuis enchantée de vous voir; j'ai déſiré ardemment d'avoir cette ſatisfaction; d'ailleurs, le ſujet qui vous amène eſt trop flatteur pour moi, pour que vous ne receviez point l'accueil le plus diſtingué.

D'OLMONT, pere.

Je ſuis moi-même trop honoré, Madame, de la manière dont vous voulez bien me recevoir, & je n'oſois eſpérer que la choſe que j'ai à vous propoſer.....

Madame DE FOLINCOURT.

A me propoſer, Monſieur! tout ce qui vient d'un perſonnage tel que vous, eſt fait pour être entendu avec le plaiſir & la reconnoiſſance la plus vive: allons, des ſiéges, Liſette.

D'OLMONT, pere, *à part.*

Mais en vérité cette femme m'étonne: ce n'eſt pas là ce qu'on m'avoit annoncé. (*Il s'aſſied.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Quelque connu que vous ſoyez dans le monde, votre préſence, Monſieur, ſemble ajoûter encore à mon admiration.

D'OLMONT, pere, *à part.*

Admiration à moi! (*Haut.*) Vos bontés, Madame, ſurpaſſent tout ce que je m'en étois promis.

Madame DE FOLINCOURT.

Un homme comme vous, Monſieur, doit s'attendre à un accueil auſſi diſtingué que lui-même; & quand vos ſçavants ouvrages....

D'OLMONT, pere, *à part.*

Mes ſçavants ouvrages ?

Madame DE FOLINCOURT.

Oui, Monſieur, quand vous ne ſeriez pas au premier rang des ſçavants & des génies du ſiècle.....

D'OLMONT, pere, *à part.*

Mais elle eſt folle !

Madame DE FOLINCOURT.

La recommandation que vous m'apportez m'eſt ſi précieuſe, que vous avez toutes ſortes de titres auprès de moi.

D'OLMONT, pere, *à part.*

A la bonne heure ; mais pour mes ſçavants ouvrages ! (*Haut.*) Madame, j'ai effectivement à vous remettre une recommandation qui doit vous être chere.

Madame DE FOLINCOURT.

Donnez donc, Monſieur, donnez ; mes yeux brûlent de lire ces auguſtes caractères.

D'OLMONT, pere, *à part.*

Auguſtes caractères ! (*Haut.*) Voici, Madame, la lettre dont m'a chargé....

Madame DE FOLINCOURT, *avec précipitation.*

Oui, Monſieur, le Patriarche & le Neſtor des ſciences & des lettres, l'objet excluſif de tous nos hommages : que vous êtes heureux ! vous l'avez vu, vous lui avez parlé.

(*Elle ouvre la lettre avec précipitation. Liſette, pendant cette Scène, doit avoir ri, & Angélique fait de vains efforts pour interrompre Madame de Folincourt.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ma tante fait un quiproquo, & ne veut pas m'entendre.

D'OLMONT, pere, *à part.*

Cette femme, à coup sûr, est dans quelqu'accès.

Madame DE FOLINCOURT, *lisant la date de la lettre.*

« A Dijon, ce.... » Comment, Monsieur! il est à Dijon? Ah! venez donc que je vous embrasse, illustre précurseur du plus grand des mortels. — Lisette, contre-ordre à tous mes gens, s'il vous plaît; je ne pars pas pour la Pologne, où j'emmène l'homme divin avec moi. (*Elle lit.*) « J'emprunte une main » étrangère, pour vous annoncer, ma chere sœur... » Ma chere sœur! .... Quelle chûte! Mon Dieu! c'est mon bénêt de frère! (*Elle lit tout bas, & d'un air glacé, elle poursuit ensuite avec dédain.*) Vous vous appellez Monsieur d'Olmont, Monsieur?

D'OLMONT, pere.

Oui, Madame, fort à votre service.

Madame DE FOLINCOURT, *du même ton.*

Je vous en rends graces.

D'OLMONT, pere, *à part.*

Diable! elle a bien changé de ton.

Madame DE FOLINCOURT.

Mon frère me mande que vous êtes son ancien ami, & qu'il veut s'allier avec vous, en donnant une de mes nièces à Monsieur votre fils; mais vraiment c'est fort bien fait, Monsieur.

D'OLMONT, pere.

Je tiens à grand honneur, Madame, que vous vouliez bien donner votre consentement à cette affaire.

Madame DE FOLINCOURT.

Il me paroit qu'on n'a pas cru en avoir grand beſoin, puiſqu'on ne me conſulte que quand elle eſt conclue.

D'OLMONT, pere.

Madame, mon état, ma famille & ma fortune vous ſont connus.

Madame DE FOLINCOURT.

Eh! qu'importe tout cela, Monſieur?

D'OLMONT, pere.

Monſieur Liſimon a conjecturé que vous penſiez....

Madame DE FOLINCOURT, *avec beaucoup de dédain.*

Oh! mes penſées, Monſieur, ſont choſes fort obſcures pour mon pauvre frère, & cela n'eſt pas étonnant.

D'OLMONT, pere.

Sans la goutte qui le tourmente, il ſeroit venu lui-même vous préſenter mon fils; le pauvre homme, en vous faiſant écrire, a eu bien de la peine à ſigner.

Madame DE FOLINCOURT.

J'en ſuis véritablement affligée, Monſieur.

D'OLMONT, pere.

Que puis-je eſpérer, Madame?

Madame DE FOLINCOURT.

Comment! eſpérer? Mon frère n'eſt-il pas le maître de ſes enfans? Je déſirerois ſeulement qu'il daignât me laiſſer Angélique que je me propoſe de pourvoir ſelon mes vues.

D'OLMONT, pere.

Il a peut-être quelque droit d'attendre de votre juſ-

tice, que vous traiterez également ſes deux filles ; l'une vous touche d'auſſi près que l'autre ; je ſuis bien éloigné d'aſpirer à mettre obſtacle aux projets que vous pourriez avoir pour l'aînée : c'eſt la cadette qu'on vous demande.

ANGELIQUE, *à part.*

La cadette..... d'Olmont..... Que je ſuis piquée.... !

Madame DE FOLINCOURT.

Mais vraiment cela eſt raiſonnable, Monſieur ; il eſt le maître & vous auſſi ; cela m'arrangera d'autant mieux, que mon frère ayant peu de fortune, la pauvre Henriette n'avoit de reſſources qu'un Couvent ou mes bontés, ſi j'avois diſpoſé moi-même de ſa perſonne ; on me laiſſe l'autre, il eſt juſte que tout mon bien ſoit le prix de ce ſacrifice.

ANGELIQUE, *à part.*

Me voilà vengée.

D'OLMONT, pere.

C'eſt votre dernière réſolution, Madame ?

Madame DE FOLINCOURT, *très-froidement.*

Oui, Monſieur.

D'OLMONT, pere.

Elle réglera la mienne ; je ſuis trop attaché aux intérêts de la fille de mon ami, pour permettre que mon fils, par ſa pourſuite, nuiſe au ſort brillant qu'elle peut attendre de vos bontés, & je me retire, Madame.

(*Madame de Folincourt lui fait une profonde révérence.*)

SCENE VII.

Les mêmes, excepté d'OLMONT.

Madame DE FOLINCOURT.

Mon bon-homme de frère radote ; vouloir m'empêtrer de ces plats Provinciaux ! moi qui deſtine mes nièces à des hommes célèbres !

LISETTE.

Vous avez raiſon, Madame : des filles charmantes, élevées par une tante comme vous, ſont faites pour la couche d'un grand homme.

Madame DE FOLINCOURT.

Pour vous, Angélique, je réponds bien que vous me laiſſerez diſpoſer de votre main ; auſſi j'ai pour vous un excellent établiſſement en vue : venez avec moi, ma nièce ; venez, nous nous entretiendrons.

ANGELIQUE, *à part.*

Oh ! je ne ſuis pas embarraſſée de tourner ſon eſprit de manière à ſouffler d'Olmont à ma ſœur, & à la faire ſubſtituer à ma place pour épouſer Monſieur le Marquis.

(*Madame de Folincourt & Angélique ſortent.*)

LISETTE, *ſeule.*

Je ne ſais, mais je crois voir dans les yeux de cette pédante d'Angélique qu'elle a des projets qui pourroient fort bien me nuire ; j'ai lu ſur ſa phyſionomie, je ne ſais quoi, qui me donne des ſoupçons.... Parbleu, Mademoiſelle Angélique, je crois que je vous devine ; mais j'eſpère bien vous faire voir, qu'en fait de ruſes d'amour, une ſçavante n'eſt qu'une bête.

SCENE VIII.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

QUE diſois-tu donc là, Liſette? Tu parlois toute ſeule.

LISETTE.

Oh! Mademoiſelle, je parlois bien à votre ſœur; je ſens que je plains Madame votre tante; la bonne Dame a des travers qui font pitié: quant à la malice, hélas! bon Dieu, elle n'en a pas plus que l'enfant qui vient de naître. Pour Mademoiſelle Angélique, c'eſt autre choſe.

HENRIETTE.

Comment donc, autre choſe?

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle: avec ſes airs doucereux & ſa docilité contrefaite, elle a l'art de s'emparer tellement de l'eſprit de Madame, qu'elle lui feroit voir, dans un beſoin, des étoiles en plein midi.

HENRIETTE.

Eh bien! c'eſt un privilège & une félicité que je ſuis bien loin de lui envier.

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, elle vous enlevera, elle, la ſucceſſion de Madame de Folincourt.

HENRIETTE.

A la bonne heure, Liſette; je n'y ai jamais penſé, que parce qu'elle faciliteroit mon union avec d'Olmont.

LISETTE.

Votre union avec d'Olmont ? Oh ! vraiment vous comptez ſans votre hôte.

HENRIETTE.

Sans mon hôte ? Et qu'eſt-il donc arrivé ?

LISETTE.

Il eſt arrivé, Mademoiſelle, que Monſieur d'Olmont, pere, eſt venu ici.

HENRIETTE.

Après ?

LISETTE.

Madame qui était encore toute échauffée de ce qu'on avoit renvoyé un Savant qui venoit de fort loin, & qui s'étoit préſenté pour la voir, dans ſon enthouſiaſme, l'a d'abord pris pour ce Savant là.

HENRIETTE.

Enſuite, Liſette ?

LISETTE, *en riant.*

Eh bien ! elle lui a d'abord fait de grands complimens.... & puis elle l'a embraſſé d'auſſi bon cœur, qu'un Poëte crotté endoſſe un habit neuf.

HENRIETTE.

Mais ce début s'annonce très-bien.

LISETTE.

Attendez donc, Mademoiſelle. Voilà-t-il pas qu'il a tiré la lettre de Monſieur votre pere. Madame qui n'écoutoit, ni ne voyoit rien, a rompu le cachet avec la chaleur qu'elle reſſent d'ordinaire, quand il lui arrive quelque paquet par le Courier de Genève, & puis elle a vu....

HENRIETTE.

Eh bien ! Liſette, qu'a-t-elle vu ?

LISETTE.

LISETTE.

Elle a vu que c'étoit de Monſieur votre pere.

HENRIETTE.

Alors?

LISETTE.

Alors ſa fièvre s'eſt évaporée, & de brûlante qu'elle étoit, elle s'eſt convertie en un friſſon.

HENRIETTE, *conſternée.*

Ah! je devine le reſte, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Le plus grand mal n'eſt pas qu'elle ait refuſé Monſieur d'Olmont; car cela eſt un peu dans nos projets.

HENRIETTE.

Eh! quel eſt-il donc, ce grand mal?

LISETTE.

C'eſt que Monſieur d'Olmont a pris congé; enſuite votre chere ſœur a commencé un entretien avec Madame, dont j'augure bien du changement.

HENRIETTE.

Qu'ont-ils dit?

LISETTE.

Je n'en ſais rien, vraiment; mais j'en ai quelque ſoupçon.

HENRIETTE.

Quelque ſoupçon, Liſette?

LISETTE.

Oui: je prévois qu'à certaine condition on engagera Madame à ſouffrir la recherche de Monſieur d'Olmont.

HENRIETTE.

A quelques conditions que ce puiſſe être, je ſerai trop heureuſe.

LISETTE.

Pas tant, Mademoiſelle ; pas tant.

HENRIETTE.

Comment ! pas tant ? Elle pourra peut-être réduire le bien qu'elle comptoit me faire, pour avantager ma ſœur.

LISETTE.

Oh ! elle fera bien mieux pour votre ſœur.

HENRIETTE.

Eh bien ! je m'en conſolerai.

LISETTE.

C'eſt que je crains bien que ce ne ſoit pas vous.....

HENRIETTE.

Que ce ne ſoit pas moi ?

LISETTE.

Eh ! oui, Mademoiſelle, oui ; je me trompe fort, ou Mademoiſelle Angélique a elle-même des deſſeins ſur Monſieur d'Olmoût. Ne vous déſolez pas, je rentre, & j'eſpère bientôt revenir vous inſtruire de ce qui s'eſt paſſé. Mais ; tenez : je vois arriver Monſieur Cucurbitin, le Conſeiller intime de Madame ; rentrez vous-même, rentrez : le bon-homme me fait les yeux doux, & me conte quelquefois fleurettes. J'en tirerai quelques lumières.

HENRIETTE.

Ne ſois pas long-tems au moins, Liſette ; car je meurs de crainte & d'impatience.

LISETTE.

Allez, allez, Mademoiſelle, ne vous mettez pas en peine.

(*Henriette ſort.*)

SCENE IX.

LISETTE, M. CUCURBITIN, *une lettre à la main qu'il met précipitamment dans ſa poche en appercevant Liſette.*

M. CUCURBITIN.

OH! vous voilà, belle Liſette.

LISETTE, *d'un ton très-doux.*

Oui, Monſieur.

M. CUCURBITIN, *en riant.*

Eh bien! le flogiſtique vous embarraſſoit donc beaucoup?

LISETTE.

Monſieur, ne prononcez pas ces grands mots là: vous ſavez bien qu'ils me font peur.

M. CUCURBITIN.

Charmante Liſette, vous ſavez bien, vous, que ce n'eſt pas là mon intention; je voudrois.....

LISETTE.

Vous voudriez?

M. CUCURBITIN.

Eh! oui, pouvoir apprivoiſer un peu ce naturel timide & craintif, & qu'au moins le fourneau où vous éprouvez mon cœur, fît ceſſer en même-tems l'état de congélation où je vois toujours le vôtre.

LISETTE.

Vous êtes toujours galant, Mr. Cucurbitin, & qui voudroit vous en croire, iroit loin.

M. CUCURBITIN.

Non, je vous jure, belle Liſette, & ſi vous pouviez lire dans mon âme, vos yeux en extrairoient l'eſprit pur & délicat d'un amour dépouillé de toute ſa terre morte.

LISETTE, *à part.*

Terre morte ! (*Haut.*) Savez-vous, Monſieur Cucurbitin, que vous me parlez ſi ſouvent de cet amour là, que je ſerois preſque tentée d'y croire.

M. CUCURBITIN.

D'y croire! Ah ! chere Liſette, quelle preuve puis-je vous en donner?

LISETTE.

Il en eſt une.... Vous ſavez bien que le foible des femmes eſt la curioſité : il eſt certains ſecrets que vous pourriez m'apprendre....

M. CUCURBITIN.

Quel ſecret ? Celui de mon grand élixir ?

LISETTE.

Non, non.

M. CUCURBITIN.

De mon eſſence anti-ſpaſmodique ?

LISETTE.

Je ne m'embarraſſe pas de tout cela.

M. CUCURBITIN.

De la maniere de fixer l'air par l'acide nitreux ?

LISETTE.

Peu m'importe.

M. CUCURBITIN.

Ah, ah ! je conçois. Vous aimez l'or, & vous croyez peut-être que j'ai la pierre philoſophale. La

découverte eſt poſſible ; j'y pourrai parvenir..... & alors....

LISETTE.

Monſieur, il n'eſt pas queſtion de tout cela. En entrant ici, vous ſortiez de chez Madame ; vous aviez à la main une lettre que je vous ai vu ſerrer dans votre porte-feuille : cela couvre quelque myſtère. Ce n'eſt pas tout ; vous étiez dans ſon cabinet, quand elle y eſt rentrée avec Mademoiſelle Angélique, & à coup ſûr, vous avez eu part à l'entretien.

M. CUCURBITIN.

Mais....

LISETTE.

Ne biaiſez pas ; Monſieur ; vous êtes chargé de quelque commiſſion qui regarde nos jeunes Demoiſelles.

M. CUCURBITIN.

Moi, Liſette ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, vous même, vous êtes le Factotum de Madame, & en vérité elle ne ſauroit mieux placer ſa confiance : ah ça ! voyons, Monſieur Cucurbitin, croyez-vous que je ſois une fille ſenſée & diſcrette ?

M. CUCURBITIN.

Senſée ? oui : & même, quelque choſe de plus, diſcrette..... Eh ! ne le ſont-elles pas toutes ?

LISETTE.

Point de plaiſanteries, Monſieur Cucurbitin : allons au fait ; voulez-vous me dire ce que vous ſavez, ou non ?

M. CUCURBITIN.

Mais je ne ſais rien.

LISETTE.

Vous ſavez du moins que vous avez une lettre?

M. CUCURBITIN.

Point de difficulté à cela. Oui, Madame de Folincourt m'a même chargé de la remettre à ſon adreſſe.

LISETTE.

Eh! quelle eſt cette adreſſe, s'il vous plaît, Monſieur?

M. CUCURBITIN.

Celle d'un Gentilhomme de Province, nouvellement arrivé à Paris.

LISETTE.

Qui s'appelle?

M. CUCURBITIN.

Monſieur d'Olmont.

LISETTE.

Ah! Monſieur d'Olmont!.... Au ſujet, n'eſt-ce pas, d'un certain mariage?

M. CUCURBITIN.

Ah! j'ignore....

LISETTE.

Tant pis, Monſieur: je veux que tout homme qui cherche à me plaire, n'ignore de rien. Adieu, Monſieur Cucurbitin.

M. CUCURBITIN.

Mademoiſelle Liſette! Mademoiſelle Liſette! Cela vous feroit donc grand plaiſir....? Eh bien! pour vous donner une preuve de l'envie que j'ai de poſſéder vos bonnes graces, je vous dirai, mais en confidence, au moins....

LISETTE.

Oh! ſoyez bien aſſuré que je ferai un bon uſage de ce ſecret là.

M. CUCURBITIN.

Vous ſaurez donc que Madame de Folincourt, ſur les répréſentations de Mademoiſelle Angélique ſa nièce, ſe détermine à s'allier avec M. d'Olmont; mais il faudra que le jeune homme épouſe l'aînée, & que la cadette devienne la femme du Marquis d'Orſimont. A ces conditions, que Mademoiſelle Angélique me paroît avoir dictées, & que Monſieur d'Olmont, pere, ne rejettera aſſurément point, c'eſt une affaire conclue.

LISETTE.

Fort bien. (*A part.*) Oh! je m'en étois bien doutée.

M. CUCURBITIN.

Et je m'en allois porter parole au bon-homme.

LISETTE.

Monſieur, cette lettre?... eſt-il abſolument néceſſaire que vous la remettiez vous-même.

M. CUCURBITIN.

Mais..... je ne penſe point....

LISETTE, *lui prenant la lettre des mains.*

Eh bien! je m'en charge.

M. CUCURBITIN.

Mais ſi Madame.....

LISETTE.

Soyez tranquille, M. Cucurbitin; croyez que je ſuis trop ſenſible.... pour.....

M. CUCURBITIN, *avec joie.*

Trop ſenſible!..... trop ſenſible!..... Ah! Mademoiſelle Liſette, je ſuis trop heureux.....

LISETTE.

Allez, M. Cucurbitin, vous êtes un homme charmant.

M. CUCURBITIN, *lui baise la main.*

Mademoiselle Lisette, je suis ravi.... (*A part.*) Avec un peu de complaisance l'on fait tout ce que l'on veut de ces oiseaux-là.....

LISETTE.

A tantôt, Mr. Cucurbitin, à tantôt.

M. CUCURBITIN, *avec une joie excessive.*

A tantôt ! oui, Mademoiselle Lisette, à tantôt ! Mais la lettre ?

LISETTE.

Elle sera remise.

(*M. Cucurbitin s'en va, puis revient sur ses pas.*)

M. CUCURBITIN.

Ne l'oubliez pas, au moins.

LISETTE.

Soyez-en bien assuré.

M. CUCURBITIN, *revenant encore sur ses pas.*

A tantôt !

LISETTE.

Oui, oui, à tantôt.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LISETTE, *seule.*

MAIS voyez donc ce vieux fou ! grace à son extravagance, j'ai éventé du moins les intentions de la sublime Angélique, & je tiens en main une pièce qui auroit pu nous faire tort..... Voici la pauvre Henriette que l'impatience ramène ici, sans doute.

SCENE XI.

HENRIETTE, LISETTE.

VENEZ, Mademoiselle, venez : je vais vous apprendre des hauts faits de Mademoiselle Angélique.

HENRIETTE.

Eh bien ! Lisette ?

LISETTE.

Je l'avois deviné ! malgré le goût pour la science qu'a cette docte & discrette sœur, on vous enlevoit M. d'Olmont.

HENRIETTE.

Juste Ciel !

LISETTE.

Oh ! ce n'est pas encore tout.

HENRIETTE.

Eh ! quel autre malheur peut-il te reſter à m'apprendre ?

LISETTE.

La ſublime Angélique vouloit bien conſentir à vous céder à ſa place le Marquis, ce perſonnage au teint hâve & blême qui, à force de louer tous nos pédans, s'eſt rendu conſidérable parmi eux. Madame votre tante le lui deſtinoit *in petto* ; & en vérité ce ſeroit dommage de les ſéparer : il eſt bien fait pour elle.

HENRIETTE.

Ah ? Liſette ! crois-tu que d'Olmont conſente jamais à cet échange funeſte ?

LISETTE.

Pour le fils, j'en répondrois bien ; mais le pere.....

HENRIETTE.

Il me paroît ſi bon-homme.

LISETTE.

Bon-homme ! oui ; mais il tient furieuſement aux eſpèces.

HENRIETTE.

Eſt-il inſtruit, Liſette, de l'étrange réſolution de ma tante ?

LISETTE.

Non, pas encore : grâce à la complexion amoureuſe de M. Cucurbitin, je ſuis venue à bout d'arrêter une Epître que Madame lui écrivoit : heureuſement je la tiens, Mademoiſelle.

HENRIETTE.

Ah ! ſi tu pouvois prévenir.....

LISETTE.

Je crains bien, Mademoiſelle, que la choſe ne ſoit difficile, d'autant plus que je crois m'appercevoir que ce vilain Marquis vous lorgne de préférence.

HENRIETTE.

Il me lorgne ?

LISETTE.

Eh ! oui : il pouſſera à la roue, & toute la clique le ſecondera.

HENRIETTE.

Dieu, quelle horreur ! j'aimerois mieux le Couvent, la mort même. (*Elle pleure.*)

LISETTE.

Allons, Mademoiſelle, prenez courage. La pauvre enfant me fait pitié.

HENRIETTE.

Liſette, que je ſuis à plaindre !

LISETTE.

Faites tête à l'orage ; je vais employer tout mon art pour conjurer la tempête. Rentrez, Mademoiſelle, rentrez ; fiez-vous à moi, & comptez ſur l'amour de M. d'Olmont. Je doute fort qu'il puiſſe ſe réſoudre à épouſer cette ſavantaſſe, cette pie-grieche, cet eſprit à l'envers, cette.....

HENRIETTE.

C'eſt ma ſœur, Liſette : malgré tout le mal qu'elle me fait, je ne dois point ſouffrir qu'on l'outrage.

LISETTE.

Oh bien ! elle n'eſt pas ſi charitable, elle. Mais encore une fois, rentrez, Mademoiſelle ; je veux perdre le nom de Liſette, ſi je ne dérange tout ce petit complot-là.

HENRIETTE.

Je vais faire tous mes efforts pour me calmer ; mais hâte-toi ſur-tout d'inſtruire le jeune d'Olmont.

LISETTE.

Oui, oui, le jeune ſaura tout, & le vieux ne ſaura rien, qu'il n'en ſoit tems.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. CURVILIGNE, LE MARQUIS.

M. CURVILIGNE.

MAIS, pauvre ami, vous me faites pitié ! les traits de l'amour ne doivent point porter à travers la noble pouſſiere du ſçavoir.

LE MARQUIS.

Henriette eſt charmante, d'honneur, & la Philoſophie ne tient point à cela.

M. CURVILIGNE.

C'eſt fort bien dit ; mais à courir deux liévres à la fois, ſouvent on n'attrape ni l'un ni l'autre : vous pourſuivez la Renommée ; c'eſt une maîtreſſe jalouſe qui n'admet ni rivale, ni partage.

LE MARQUIS.

Je pourrois renverſer ce raiſonnement, en vous prouvant que la Renommée admet une compagne à qui ſouvent on doit toutes ſes faveurs, & cette compagne ſe trouveroit juſtement du cortege de Henriette.

M. CURVILIGNE.

Et quelle eſt donc, s'il vous plaît, cette compagne ?

LE MARQUIS.

La fortune, mon ami, la fortune.

M. CURVILIGNE.

Je vous entends.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop bon calculateur pour ne pas ſentir cela.

M. CURVILIGNE.

Oui, vraiment, il en eſt bien quelque choſe.

LE MARQUIS.

Examinons les corps ſçavans : les talens y produiſent bien un petit éclat de réputation ; mais elle s'accumule ſur ceux qui les nourriſſent & les ſoutiennent : les réputations qu'on achète coûtent moins de peines, & s'étendent plus loin que celles qu'on mérite. Mettons-nous en état d'acheter, mon ami, & nous abrégerons bien le travail.

M. CURVILIGNE.

C'eſt fort bien dit : ce n'eſt donc pas l'amour ?....

LE MARQUIS.

Fi donc, quelle enfance ! Voudriez-vous deshonorer un ſage ?

M. CURVILIGNE.

Non pas, & ſur-tout un ſage dont la prudence eſt le premier attribut.

LE MARQUIS.

Ah ça ! je connois votre aſcendant ſur la maman Folincourt : pour peu que vous vouliez vous y prendre par *A* & par *B*, vous lui démontrerez qu'il faut qu'elle me donne ſa niece.

M. CURVILIGNE.

Mais pourquoi donner la préférence à Henriette ?

N'auriez-vous pas meilleure composition d'Angélique? elle est presque aussi folle que sa tante.

LE MARQUIS.

Vous êtes dans l'erreur, mon cher ami; Angélique est une matoise qui se couvre de travers affectés, & se revêt des ridicules prétentions de la bonne Dame pour arriver à ses écus: nous sommes rivaux, nous ne pouvons être amis.

M. CURVILIGNE.

Parbleu! Marquis, vous avez le tact bien fin.

LE MARQUIS.

Fin! fin comme mon style.

M. CURVILIGNE.

Et celui-ci l'est si fort, que quelquefois il nous échappe.

LE MARQUIS.

Allons faire notre cour, nous reprendrons ce chapitre intéressant. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

D'OLMONT, fils, (*habillé à la Polonoise.*)

LISETTE.

LISETTE.

En vérité, Monsieur, cet équipage-là vous fera bien venir ici: c'est le costume du jour; Madame est occupée à l'endosser.

D'OLMONT, fils.

Puisse l'amour, ma chere Lisette, conduire la barque à bon port! mais cette Angélique est une fille bien dangereuse.

LISETTE.

Oh! Monsieur, c'est bien le plus mauvais esprit.... Si l'on tenoit Académie de malice & de méchanceté, comme de beaux-esprits, elle pourroit y présider en toute justice. Mais Monsieur votre pere?

D'OLMONT, fils.

Ne t'inquiette pas: sur l'avertissement que tu m'as donné, je te le garantis écarté pour jusqu'au soir. Dailleurs M. Cocus est enchanté de ma personne; il est venu me déterrer à l'adresse simulée. Je sais justement un peu plus de Grec que lui.

LISETTE.

Très-bien, Monsieur.

D'OLMONT, fils.

Je me reproche cependant un artifice où il est question de tromper mon pere.

LISETTE.

Comment? le tromper! Son intention n'est-elle pas que vous épousiez une des filles de Mr. Lisimon?

D'OLMONT, fils.

Oui.

LISETTE.

Dotée par Madame sa tante?

D'OLMONT, fils.

Fort bien.

LISETTE.

Eh bien! n'allons-nous pas tout droit à son but?

D'OL-

D'OLMONT, fils.

Mais il ſeroit peut-être de mon devoir de l'inſtruire ?

LISETTE.

L'inſtruire, Monſieur !... Non, non, il viendroit tout gâter ; ſoulagez-vous un peu de vos ſcrupules ; ce ſeroit bien là, au contraire, un moyen de lui déſobéir.

D'OLMONT, fils.

Comment lui déſobéir ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, il viendroit nous faire là quelque quiproquo. Comme le bon-homme ne regarde qu'à la dot, il croiroit prendre le chemin le plus court, en vous forçant de prendre celle que vous n'aimez pas, & alors vous feriez le mauvais garçon, vous.

D'OLMONT, fils.

Tu as raiſon, Liſette ; mais ſi nous manquons notre coup ?

LISETTE.

Bon, manquer ! Je vous donne pour garant de la réuſſite de notre entrepriſe, la vanité crédule de la tante, & le tendre attachement de la nièce. Avec ces reſſorts-là, Monſieur, on n'a jamais manqué de brider les femmes.

D'OLMONT, fils.

Je les accepte, Liſette, & me livre tout à toi.

LISETTE.

C'eſt de bien bon cœur que je vous ſers : vous verrez tous nos pédans, & vous vérifierez par vous même, Monſieur, que bien des êtres qu'on prône pour de grands hommes, ne ſont ſouvent que des oi-

ſons. De l'impudence & du verbiage, c'eſt par où ils brillent : battez-vous les flancs ; faites plus de bruit qu'eux, & je vous réponds que vous les mettrez au ſac. Je vais entrer chez Madame pour voir ſi vous aurez bientôt audience.

SCENE III.

D'OLMONT, fils, *ſeul.*

JE vais donc faire mon entrée dans le monde ſçavant, & métamorphoſé par l'amour en Docteur & en Philoſophe, je vais jouer le plus glorieux, & en vérité, le plus fou de tous les perſonnages. C'eſt ici.... mais Liſette revient.

SCENE IV.

Le même, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, Monſieur, préparez-vous à l'aſſaut ; Madame arrive eſcortée de ſon corps de bataille.

D'OLMONT, fils.

Comment donc, Liſette ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, les deux Sçavans les plus maigres,

& les plus ſecs de toute ſon illuſtre aſſemblée ; & votre ami Monſieur Cocus en eſt auſſi.

SCENE V.

Les mêmes, Madame DE FOLINCOURT, Meſſieurs COCUS, CURVILIGNE, LE MARQUIS.

M. COCUS.

SALUT à notre illuſtre.

Madame DE FOLINCOURT.

Qu'il me tardoit de vous voir, Monſieur, & de vous témoigner le regret que j'ai eu de ne vous avoir pas reçu ce matin.

D'OLMONT, fils, *affectant beaucoup de gravité & de dignité.*

A tous les bouts de l'univers on conçoit le déſir de venir admirer la noble protectrice & l'amie des vrais talens. Ce n'eſt que chez elle ſeule qu'on les trouve raſſemblés, & cela vaut bien, ô très-illuſtre Dame, la peine de faire le voyage.

M. COCUS.

Quel tour heureux d'expreſſion, Madame ! & quelle nobleſſe dans ce début !

(*D'Olmont, fils, fait une révérence à Monſieur Cocus.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Mais il a l'œil du génie au moins.... Voyez-moi ce regard.

D'OLMONT, fils, *affectant un certain coup-d'œil forcé.*

O très-illuſtre Patrone de toutes les ſciences & de tous les arts! ſi l'homme que j'ai vu, étoit ici; ce coup-d'œil qui vous paroît quelque choſe, ne ſeroit plus que le regard timide de la plaintive colombe; cet immortel vous paroîtroit l'aigle qui, planant au haut des cieux, fixe l'aſtre même du jour.

Madame DE FOLINCOURT, *à part.*

Comment! mais cet homme-ci parle un langage bien ſublime: échauffons-nous, & tâchons de nous mettre à l'uniſſon. (*Haut.*) Illuſtre étranger, ce coup-d'œil de l'aigle a meſuré chez vous l'étendue du génie; & en vous adreſſant à moi, l'homme divin m'honore autant qu'il vous rend juſtice.

D'OLMONT, fils.

Je le ſais, Madame, je tiens de ſa bouche que je dois trouver ici le profond Cocus, homme rare & précieux, qui a enrichi ſon ſiécle des tréſors d'une antiquité mal connue avant lui, & porté un coup-d'œil obſervateur ſur toutes les ſciences, pour en faire un foyer d'où un eſprit de ſyſtême, vaſte, autant que juſte, tire ſes conceptions ſublimes.

M. COCUS, *lui faiſant une profonde révérence, & ſe mettant en devoir de lui répondre d'un ton d'orateur.*

C'eſt vous, Monſieur, qui me prodiguez des louanges auſſi flatteuſes; vous qui, d'un pôle à l'autre, dans un âge ſi peu avancé, avez étudié & réfléchi ſur les hommes de tous les lieux, & ſur toutes les choſes; vous qui avez percé bien plus avant que moi dans cette antiquité admirable; je reçois cet éloge d'une bouche éloquente, & j'ai la douce ſatisfaction d'être

perſuadé qu'il vous a été inſpiré en partie par le plus grand écrivain de ce ſiècle, qui doit être encore le déſeſpoir de ceux qui ſuivront, comme il a effacé tous ceux qui l'ont précédé.

(M. Cocus fait une grande révérence que d'Olmont, fils lui rend avec une gravité ſtupide ; & puis faiſant un quart de converſion vers M. Curviligne, il lui adreſſe la parole.)

D'OLMONT, fils.

Souffrez, Monſieur, qu'à la vue de ces rides précoces, nobles veſtiges d'un travail infatigable & aſſidu, à ces yeux rouges & enflammés, autant par l'amour & la ſoif de la vérité que vous pourſuivez ſans ceſſe, que par cette frugalité à l'heure & à la minute, qui figurera un jour ſi dignement dans votre éloge, où votre ſobriété caractériſtique & ſcrupuleuſe ne ſera pas moins admirée que vos ouvrages ; ſouffrez qu'à ces ſignes je vous ſalue. Géomètre célèbre, Littérateur inépuiſable, Ecrivain tranquile & ſenſé, & ſur-tout Orateur ſi calme ! en un mot, illuſtre Monſieur Curviligne, dont le nom éclate dans les faſtes des Académies, & a été ſi adroitement mêlé par un illuſtre Marquis, à ceux de tant d'illuſtres morts.

(M. Curviligne fait une profonde révérence.)

Madame DE FOLINCOURT.

En vérité, cet homme eſt étonnant ! Qu'on me diſe, après cela, que j'ai tort de prononcer ſur le caractère d'un homme, en le voyant par le dos ; il devine les noms & les qualités aux rides & aux regards. Ce que c'eſt pourtant que le génie & le talent !

D'OLMONT, fils, *continuant par une profonde révérence au Marquis.*

O vous! qui dès le premier pas dans la carrière, avez osé suivre, dans leur vol hardi, tant de génies aux travaux de qui vous avez le bonheur d'être associé; plus flatteur que Pline, plus adroit que Fontenelle, plus spirituel que Marivaux, recevez après eux un hommage égal à celui que j'offre à vos anciens. Que n'ai-je ce style sémillant, vif, coupé qu'il n'est pas donné à tout le monde d'entendre & qui vous sert à confondre votre illustre confrère, votre patron, votre appui, avec chaque homme célèbre dont votre plume trace le panégyrique; je vous dirois combien le grand homme (*très-vîte.*) Tragique, Lyrique, Epique, Comique, Logicien, Physicien, Historien, Satyrique, Critique, Philosophique, Didactique, Politique, (*très-fort, & comme un homme qui étouffe*, unique (*il reprend fort haleine*,) admire vos talens; & encore plus, cette reconnoissance que vous témoignez, presque à chaque ligne, à votre illustre confrère.

(*Il se retourne vers M. Curviligne, en lui faisant une révérence; M. Curviligne & le Marquis la lui rendent.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Eh bien, Messieurs! qu'en pensez-vous?

M. COCUS.

Admirable!

M. CURVILIGNE, (*qui a écouté assis, appuyé sur ses poings, & mordant ses ongles.*)

Fort bien, fort bien!

LE MARQUIS.

Elégant & concis.

M. CURVILIGNE, *bas au Marquis.*

Marquis, répondez-lui pour nous deux; il eſt certaines choſes que je ne peux pas dire moi-même, & qu'il ne faut pas paſſer.

LE MARQUIS, *à d'Olmont fils.*

La modeſtie, Monſieur, ſuit toujours les grands talens. Mon illuſtre Confrère, M. Curviligne, en fournit un éclatant exemple; eſprit vaſte, génie univerſel, il embraſſe toutes les ſciences, & poſſéde tous les talens, excepté celui de connoitre & de ſentir lui-même ſa propre ſupériorité. Jamais il ne s'eſt entendu louer, ſans que cette modeſtie rare & précieuſe lui ait fermé la bouche. Envain les Monarques ont rendu de loin hommage à ce grand homme; leurs éloges n'ont point réveillé le ſentiment de la vanité toujours étranger à ſon âme; & ſans mes précautions continuelles, les gazettes, ces bouches de la renommée, ne feroient point retentir l'univers de la juſtice qu'un grand Roi rend au plus grand des Philoſophes: oui, Monſieur, abſorbé depuis ſa jeuneſſe dans cette eſpèce de méditation profonde qu'exigent les ſciences exactes, il ſemble qu'elle lui ait fait contracter l'habitude de l'oubli de ſoi-même. Admirez les diſtractions de ſon humilité: on l'a vu, dans nos doctes aſſemblées, applaudir de bonne-foi à ſon panégyrique tracé de ma main; ſentir, ſans doute, toutes mes expreſſions; mais ne ſoupçonner pas même qu'il fût queſtion de lui, quoique mon habitude ſoit de commencer & de finir toujours par-là. Vous me pardonnerez donc, Monſieur, d'être ici ſon interprète, & d'oſer me joindre à ce grand-homme, pour vous témoigner l'admiration que vous nous inſpirez.

(*Ici tous les Acteurs ſe font des révérences.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Mais, en vérité, c'eſt admirable! Voilà comme devroient être des gens de Lettres, des Sçavans; ah! bon Dieu! ſans quelques maudits frelons, voilà comme vous ſeriez tous, Meſſieurs, de ſages abeilles réunies pour diſtiler le miel de la ſageſſe.

M. COCUS.

Oh que c'eſt bien dit!

LE MARQUIS.

C'eſt admirablement penſé, Madame!

M. CURVILIGNE, *qui a écouté aſſis, appuyé ſur ſes poings, & mordant ſes ongles.*

Oui, oui, bien, bien! Il y a du ragoût à cela.

Madame DE FOLINCOURT, *au jeune d'Olmont qui a tiré ſes tablettes, & qui écrit.*

Que faites-vous là, Monſieur?

D'OLMONT, fils.

Je recueille précieuſement d'auſſi belles paroles, Madame; je craindrois que ma mémoire ne les laiſſât échapper, & je les place ſur ces tablettes, à côté des oracles que j'ai entendu prononcer à Ferney.

Madame DE FOLINCOURT.

Vous êtes bien digne, Monſieur, de l'admiration & de l'attachement des perſonnes illuſtres, puiſque vous faites autant de cas de leurs ſentences; mais je brûle d'impatience de recevoir l'Epitre immortelle que vous avez à me remettre.

M. COCUS.

Ce doit être un de ces chefs-d'œuvres, de ces panégyriques adroits qui fut toujours le prix de ceux que notre grand Patriarche a coutume de recevoir.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh! en pareil cas, il n'eſt jamais reſté en arrière.

M. CURVILIGNE.

Je vous en réponds; il y a quarante ans que le Courier me rapporte éloge pour éloge.

LE MARQUIS.

Il y en a dix que je travaille; je pourrois, compris demandes & réponſes, en publier un *in-folio*; mais il faut être modeſte.

M. CURVILIGNE.

Sans doute; il n'y a rien de ſi dégoutant, que de ſe louer ſoi-même: il faut confier ce ſoin, ou ſe déguiſer alors ſous le nom d'autrui; & puis quand on a des amis.... Sans doute, ſans doute.

M. COCUS.

Oh! c'eſt la pratique conſtante parmi nous; & il ſeroit facheux, pour l'illuſtre ſociété, que quelqu'un donnât priſe à l'impertinente critique, par quelque imprudence de ce genre.

Madame DE FOLINCOURT.

Je le ſens; mais enfin, Meſſieurs, vous conviendrez qu'il eſt beau de voir des gens de Lettres ſe ſoutenir.

D'OLMONT, fils.

Beau, Madame! & c'eſt préciſément par ce côté, que l'univers vous admire; c'eſt pour cela qu'on vient de ſes extrêmités chercher des réputations auprès de vous.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh! Monſieur, nous nous piquons d'en faire à nos amis, & même nous défaiſons celles de ceux qui ſont aſſez téméraires pour n'en pas être.

M. COCUS, *avec importance.*

On noüe ici des couronnes de laurier, & l'on forge des foudres, Monſieur.

M. CURVILIGNE, *avec emphaſe.*

Malheureux ceux ſur qui elles tombent!

Madame DE FOLINCOURT.

Mais n'oublions pas cette lettre précieuſe.

D'OLMONT, fils.

Il y a quinze jours, Madame, que ce tréſor a été remis entre mes mains; il m'eſt trop cher, pour ne pas le garder avec précaution: je tiens cette lettre précieuſe dans une boëte d'or, & je compte vous la remettre.

Madame DE FOLINCOURT.

Ah! Monſieur, ſouffrez que je vous embraſſe une fois, deux fois, trois fois & cent fois.

M. COCUS.

Voilà qui s'appelle rendre un hommage au génie.

LE MARQUIS.

D'or! Cela eſt fort de mon goût, & fut toujours de celui du très-illuſtre.

M. COCUS.

C'eſt ainſi qu'Alexandre tenoit Homere... Madame, il me vient une idée.

Madame DE FOLINCOURT.

Voyons.

M. COCUS.

Ce jour eſt un jour ſolemnel.

Madame DE FOLINCOURT.

Fort bien.

M. COCUS.

Monſieur peut être regardé comme un envoyé extraordinaire.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh ! très-extraordinaire.

M. COCUS.

Eh bien ! la remiſe de ſa lettre de créance doit vous être faite, tous les états aſſemblés.

Madame DE FOLINCOURT.

Excellent, Monſieur Cocus, fort bien imaginé.

M. COCUS.

Celui qui tient le ſceptre du génie, vaut bien un autre Monarque.

Madame DE FOLINCOURT, *avec empreſſement.*

Oh ! oui, & vous ſerez l'introducteur ; je vous demande le ſecret, mes amis ; il faut ménager le plaiſir de la ſurpriſe à toute notre aſſemblée.

SCENE VI.

Les mêmes, M. DULUTH.

Madame DE FOLINCOURT, *le voyant arriver.*

AH ! voici le plus jeune, & non le moindre de mes Proſélites.

M. DULUTH.

J'accours, Madame, pour apprendre les nouvelles du Grand-Maître, & connoître ſon illuſtre émiſſaire.

Madame DE FOLINCOURT.

Chut ; Monſieur l'Ambaſſadeur n'eſt encore ici qu'*incognito*.

M. DULUTH.

Un Ambaſſadeur !

D'OLMONT, fils.

Oui, de la plus grande de toutes les puiſſances, celle qui commande à l'immortalité.

M. DULUTH.

On ne ſauroit, en vérité, parler plus dignement de celui qui vous députe.

D'OLMONT, fils, *affectant de l'enthouſiaſme.*

Qui me députe ! ah ! Madame, ah ! Meſſieurs, ſi vous aviez vu ce Souverain du Parnaſſe, recevoir le Miniſtre d'un grand Roi, comme je l'ai vu ! qu'il a bien ſoutenu la dignité de ſon rang !

Madame DE FOLINCOURT.

Daignez nous conter cela, Monſieur ; on recueille ici avec ſoin les plus petits traits de ce grand perſonnage.

D'OLMONT, fils.

Un inconnu ſe préſente à la porte du chateau.....

Madame DE FOLINCOURT.

Dites du Temple, Monſieur, du Temple.

M. DULUTH.

Oui, Madame, vous avez raiſon ; & chez ce grand-homme, une baſſe-cour devient un parvis.

D'OLMONT, fils.

Bravo ! j'accepte la métamorphoſe, & je vois avec plaiſir, que ſes plus jeunes ſacrificateurs ne ſont pas les moins fervens.

M. DULUTH.

Monſieur, je ſais de ſes miracles : mes Tragédies, vous les connoiſſez ?

D'OLMONT, fils, *à part.*

Pas trop. (*Haut.*) Eh bien ! Monſieur ?

M. DULUTH.

Il n'a fait que les toucher, & le plomb s'eſt converti en or pur.

D'OLMONT, fils.

Vous êtes trop modeſte, Monſieur.

M. DULUTH.

Ah ! Monſieur..... (*Il ſe rengorge.*) Mais continuez de grace : c'étoit vous interrompre pour peu de choſe.

D'OLMONT, fils.

L'inconnu demande à être introduit : qui eſt-ce, dit le demi Dieu ? Cela a l'air d'un homme de Lettres, lui répond-t-on. — Vîte ma perruque. — On ſort ; on vient lui redire à l'oreille que c'eſt un Ambaſſadeur : mais un Ambaſſadeur véritable, au moins. Qu'on me rende mon bonnet de nuit, reprend judicieuſement le modèle des Philoſophes.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh ! quel homme !

M. DULUTH.

Que cette ſimplicité eſt ſublime, & cette étiquette bien conçue, pour venger le ſavoir de l'orgueil de la puiſſance ! que c'eſt exercer d'une manière ſublime la dictature du génie !

M. CURVILIGNE.

En vérité, notre ami eſt grand dans les plus petites choſes.

M. COCUS.

Quelle leçon pour le ſiècle, Madame! quelle leçon!

Madame DE FOLINCOURT.

Et pour ceux à venir, Monſieur Cocus!

LE MARQUIS.

Il faudroit la conſigner à l'article *Bonnet*, dans notre grand Dictionnaire.

M. CURVILIGNE, *gravement.*

Je crois qu'elle ſeroit mieux placée ſous le mot *Perruque.*

D'OLMONT, fils.

Et moi, je le réſervois pour le mot *ſottiſe.*

(*Tous, avec étonnement.*)

Comment, ſottiſe!

D'OLMONT, fils.

Oui, Meſſieurs. Jugez comme Monſieur l'Ambaſſadeur dut avoir l'air ſot, en voyant le Sage en bonnet de nuit.

TOUS.

Bien penſé! Monſieur. (*Ils applaudiſſent.*)

SCENE VII.

Les mêmes, LISETTE, un LAQUAIS.

LISETTE, *en entrant.*

Il y a trente deux de ces Meſſieurs d'arrivés, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Un moment, Liſette. (*Elle compte tous ceux qui ſont ſur la Scene, excepté d'Olmont.*) Trente-trois, trente-quatre, trente-cinq, trente-ſix. Allez, Liſette, qu'on attende encore.

LE LAQUAIS, *en entrant.*

M. Verſion, M. Calcas & M. Faribole viennent d'entrer, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Et trente-neuf. Oh! pour ces derniers, ils ne ſeront point *ad-honores*. Vous ſavez, Meſſieurs, que le buſte du grand homme fait le quarantième.

LISETTE, *à part.*

Eh! voilà le nombre des élus.

Madame DE FOLINCOURT.

Allons nous mettre à table.

D'OLMONT, fils, *bas à Liſette.*

Songe à la lettre.

LISETTE, *bas à M. d'Olmont.*

Oh! Monſieur, le caractère eſt imité d'après celle que j'ai dérobée à Madame.... mais à tromper l'homme divin lui-même: le fauſſaire y met la dernière main, & vous l'aurez avant le deſſert.

D'OLMONT, fils, *bas à Liſette.*

Bon! mon audience ne doit commencer que quand on ſera ſorti de table.

LISETTE.

On vous l'apportera en grande cérémonie.

Madame DE FOLINCOURT.

Allons, noble & ſçavant Etranger, venez vous placer au vrai Licée entre tous les Sages, & que cette première faveur ſoit le juſte prix de votre admiration pour celui qu'ils regardent comme le premier d'entr'eux.

(*Tous les Acteurs, excepté Liſette, ſortent, en faiſant mille cérémonies, & affectant de ſe donner le pas ſuivant leur célébrité; c'eſt-à-dire, d'abord à l'Etranger & à Madame de Folincourt, & enſuite à Meſſieurs Curviligne, Cocus, au Marquis; M. Duluth affecte de ſortir humblement le dernier.*)

SCENE VIII.

LISETTE, *ſeule.*

(*Elle rit.*)

AH, ah, ah... Oh! les bons originaux. Allez, illuſtres perſonnages; volez au repas de Trimalcion; bon appétit & grand bien vous faſſe: au moins il

y

y a là à manger pour un Régiment ; & ſi quarante Auteurs peuvent en venir à bout, je tremble pour Madame : il faudra bien qu'elle renonce à leur faire fête, ou, qui, ſi par prudence, elle mette le fond perdu.

SCENE IX.

HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! vous voilà, Mademoiſelle ; vous n'êtes donc pas du feſtin?

HENRIETTE.

Non, Liſette, je ſubis ma pénitence.

LISETTE.

En vérité, vous êtes bien à plaindre. Savez-vous bien que d'Olmont a fait des merveilles? Comment! mais il pourroit être bel-eſprit ſans faire d'apprentiſſage.

HENRIETTE.

Eh! n'a-t-il pas le brevet de maitriſe en poche?

LISETTE.

J'ai cru d'abord qu'il découvriroit la fraude, & que Madame pourroit faire quelque difficulté de l'enregiſtrer. J'étois dans ce cabinet où je ſuivois tout de l'œil ; mais la bonne Dame étoit ſi aiſe, ſi aiſe, qu'elle ne lui a pas ſeulement demandé exhibition.

LISETTE.

Comment donc, Liſette?

LISETTE.

Non, Mademoiſelle ; il s'y eſt ſi bien pris, & a ſi heureuſement bavardé, qu'on l'a d'abord accepté pour un envoyé extraordinaire : auſſi doit-on lui faire une entrée publique.

HENRIETTE.

Une entrée publique !

LISETTE.

Oui tantôt, à l'ouverture du bureau.

HENRIETTE.

Mais cela ſera très-plaiſant. Je ne ſuis pas méchante, Liſette ; j'ai cependant quelque regret de ne pouvoir prendre ma part d'une auſſi bonne ſcene. Encore une fois, comment d'Olmont a-t-il pu s'y prendre, pour les captiver ſi vite ?

LISETTE.

Bon ! Mademoiſelle, les beaux-eſprits ne ſont-ils pas comme les jolies femmes ? moyennant un peu d'encens & quelques fadeurs, ils avalent tout : allons, allons, faiſons place, Mademoiſelle ; c'eſt ici qu'on fera la cérémonie : on ne tardera point d'y faire les préparatifs.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D'OLMONT, fils, LISETTE.

(*Pendant l'entr'Acte, on a du préparer la Scène, en y mettant une table longue couverte d'un tapis, y plaçant des globes, des machines ; d'un autre côté, une caisse où l'on suppose des livres nouveaux, & une pile de différens Journaux & feuilles périodiques.*)

LISETTE, *d'abord seule.*

AH ! voici tout préparé pour nos Doctes assises : comment donc, vous voilà ?

D'OLMONT, fils, *arrivant d'un autre côté.*

Oui, je me suis échappé pendant le café : ah ! ma pauvre Lisette, je n'en puis plus ; je suis excédé & désolé : je crains d'avoir fait une école.

LISETTE.

Comment donc, Monsieur ! que vous est-il arrivé ?

D'OLMONT, fils.

De faire un dîner détestable, d'être étourdi par un tas de foux que j'avois bien de la peine à surpasser en absurdités & en ridicules ; & malgré tout cela, Lisette, d'avoir fait une conquête qui pourra bien nous donner de l'embarras.

LISETTE.

De l'embarras, Monſieur! Fût-ce celle de Madame de Folincourt, vous ne devez pas en être embarraſſé.

D'OLMONT, fils.

Non, Liſette, non : c'eſt la ſçavante Angélique; je crois qu'elle m'a reconnu.

LISETTE.

Reconnu! Vous me faites trembler.

SCENE II.

Les mêmes, ANGELIQUE, *ſurvenant.*

ANGELIQUE.

EH bien! Monſieur le Savant, vous fauſſez donc compagnie comme cela?

D'OLMONT, fils.

Très-illuſtre Demoiſelle.....

ANGELIQUE.

Ceſſez de feindre, M. d'Olmont, & dites-moi pourquoi ce traveſtiſſement burleſque? Quel motif pouvez-vous avoir pour venir jouer un pareil perſonnage chez ma tante?

LISETTE, *à part.*

Oh! ma foi, tout eſt perdu.

D'OLMONT, fils, *après avoir héſité un inſtant, & paroiſſant prendre ſon parti.*

Ne blâmez pas, adorable Angélique, un artifice

innocent, que l'amour m'inſpire pour obtenir votre main. Aidez-moi, au contraire, à voiler ma recherche, & à la déguiſer ſous des traits étrangers qui puiſſent flatter Madame de Folincourt.

ANGELIQUE, *d'un air attendri.*

Eſt-ce bien pour moi, d'Olmont, que vous avez eu recours à ce déguiſement.

D'OLMONT, fils.

En pouvez-vous douter? J'ai ſuivi mon pere ici avec l'aveu du vôtre, pour venir y demander votre main, ou, ſur votre refus, celle de votre aimable ſœur. Mon pere a parlé; Madame de Folincourt étoit peu diſpoſée à l'entendre; elle lui a fait connoître ſes intentions ſur vous: mon pere s'eſt rejetté ſur Henriette; il a reçu encore le plus cruel des refus. Indifférent ſur cette dernière perte, mais déſeſpéré de ne pouvoir vous obtenir, j'ai haſardé le perſonnage que je joue, & me voici à vos pieds pour entendre mon arrêt.

ANGELIQUE.

Relevez-vous, d'Olmont; cette feinte eſt inutile; ma tante a changé de ſentiment, & je me flatte de la faire conſentir à notre union.

D'OLMONT, fils.

Ah! Mademoiſelle, puiſque j'ai oſé commencer une ſcène auſſi hardie, ſouffrez que je la termine avec bienſéance: votre tante indignée de l'entrepriſe pourroit m'en punir.

ANGELIQUE.

Vous avez fait une imprudence, d'Olmont; mais le motif m'en eſt aſſez cher, pour que je vous aide à vous en tirer: je conſens à fermer les yeux, & même à ſeconder cette Comédie juſqu'à la fin.

D'OLMONT, fils, *lui baisant la main.*

Adorable Angélique !.....

ANGELIQUE.

Je vous avouerai même actuellement que je suis au fait, & que vous jouez si bien votre personnage, que je veux prendre ma part de l'amusement. Adieu, très-illustre confrere. (*Elle sort en riant.*)

SCENE III.

D'OLMONT, LISETTE,

(*qui le regarde avec étonnement.*)

D'OLMONT, fils.

EH bien, te voilà toute pétrifiée, Lisette !

LISETTE.

Est-ce tout de bon, Monsieur ?

D'OLMONT, fils, *après un éclat de rire.*

Tout de bon, mon enfant ? eh non, non, ce n'est pas tout de bon : l'amour que j'ai pour Henriette m'a plus ouvert l'esprit en un quart-d'heure, que les quarante élus n'auroient fait pendant un siécle, avec toute leur doctrine.

LISETTE.

Comment ! mais, Monsieur, j'y aurois été prise, moi.

D'OLMONT, fils.

Voilà, grace au Ciel, un fâcheux témoin d'écarté. Adieu, Liſette, je rentre auſſi. Puiſſe l'amour qui a ſi bien commencé, achever ſon ouvrage!

SCENE IV.

LISETTE, *ſeule.*

MAIS, en vérité, ce jeune homme-là en ſait preſque autant qu'une fille; il a une préſence d'eſprit qui me déconcerte, moi. J'entends quelqu'un; ce ſont ſûrement nos Savans qui s'écoulent par ici.

SCENE V.

M. CURVILIGNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH bien, mon ami?

M. CURVILIGNE.

Je vous embraſſe de bon cœur, & je vous fais compliment.

LE MARQUIS.

Comment donc, compliment?

M. CURVILIGNE.

Oui, vous ſerez l'époux de la charmante Henriette.

LE MARQUIS.

Eſt-il bien poſſible?

M. CURVILIGNE.

Il n'y manque plus qu'une petite formalité; c'eſt l'aveu de cette aimable fille, & le conſentement du bon-homme Liſimon, ſon pere.

LE MARQUIS.

Mais je ne conçois pas, mon ami, comment vous avez pu réuſſir ſi vîte auprès de la tante, dans une négociation qui me paroiſſoit aſſez critique.

M. CURVILIGNE.

Eh! mon Dieu, dès la première ouverture, la bonne femme s'eſt rendue: c'étoit ſon projet. Cette femme aime furieuſement les ſciences.

LE MARQUIS.

Il faut bien que cela ſoit. Mais entre nous, Henriette n'eſt pas tout-à-fait de la même humeur; & comme mon amour-propre ne porte pas ſur le phyſique, je crains fort qu'elle ne ſoit difficile à déterminer.

M. CURVILIGNE.

Bon, nous avons déterminé la tante; la tante a déterminé la dot, la dot déterminera le pere, & le pere déterminera la fille.

LE MARQUIS.

Voilà ce qui s'appelle tirer des conſéquences.

M. CURVILIGNE.

Ma foi, mon pauvre ami, le plus embarraſſant vous regarde. Mais voici la tante.

SCENE VI.

Les mêmes, Madame DE FOLINCOURT.

Madame DE FOLINCOURT.

APPROCHEZ-VOUS, Marquis; il eſt donc vrai que l'amour ſoumet tout; je ſuis flattée que ce ſoit par ma main qu'il veuille couronner un ſage; vous avez prévenu mes deſirs; & puiſque, malgré ſa ſimplicité, Henriette a ſu vous plaire, ſon retour au Couvent où j'allois la renvoyer, n'aura pas lieu: c'eſt une idiote dont vous ferez peut-être quelque choſe; mais il ne faut pas moins que vous pour cela.

LE MARQUIS.

Comment, Madame?

Madame DE FOLINCOURT.

Oui, Marquis, oui, Marquis, ce miracle vous étoit réſervé; & en vérité, puiſque le Ciel m'a affligée en mettant dans ma famille un eſprit fourvoyé que je m'apprêtois à cacher dans un cloître, je ſuis trop heureuſe que l'étincelle de quelques diſpoſitions vous frappe aſſez pour vous engager à vous en charger; Angélique, de ſon côté, vient de m'apprendre une nouvelle, qui me met au comble de la joie.

LE MARQUIS.

Nous la partageons bien ſincérement, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Croiriez-vous qu'en ſi peu de tems elle a trouvé le

chemin du cœur de l'illuſtre étranger? Oh! je ſerois enchantée que cette affaire puiſſe ſe conclure; j'avois bien d'autres vues pour elle, mais cela étoit encore éloigné & incertain. Concevez-vous bien, M. Curviligne, concevez-vous bien le plaiſir que je vais avoir? je verrai mon nom porté à la poſtérité, avec celui de mes illuſtres neveux.

M. CURVILIGNE.

Oh! Madame; c'eſt aller bien glorieuſement à l'immortalité, que d'y aller en famille.

Madame DE FOLINCOURT.

Et les rejettons, Monſieur, & les rejettons?

M. CURVILIGNE.

Comment, Madame, les rejettons du Marquis? En conſidérant la ſouche, on peut ſe faire une idée des branches.

Madame DE FOLINCOURT.

On dira, en parlant de nous, dans deux ſiècles, dans trois, dans quatre, cinq, ſix, ſept, vingt ſiècles, quelle femme admirable! quelle famille étonnante! c'étoit le ſavoir, le génie!...

M. CURVILIGNE.

Oui, à moins que quelque comète ne vienne déranger tout cela: la ſurface de ce monde ſublunaire a la chance d'être peuplée de Savans.

Madame DE FOLINCOURT.

Rejoignons nos illuſtres; nous reprendrons, après la ſéance, cet entretien ſi flatteur, & nous nous occuperons de l'exécution des projets les plus agréables que j'aie faits de ma vie; je ne ſuppoſe pas mon imbécile de frère aſſez ſot pour s'oppoſer au bonheur

de ſes filles, quoiqu'il m'ait député tantôt un grand flandrin de prétendu de la Province, avec ſon cher papa, que je n'avois pas encore tout-à-fait congédié, mais que je vais expédier dans les formes.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VII.

LISETTE, D'OLMONT, fils.

LISETTE, *ſortant du cabinet.*

OH! parbleu, nous verrons cela; bon! voilà les choſes qui s'embrouillent; la bonne Dame de Folincourt eſt d'humeur mariante: voilà le bon moment pour faire jouer toutes nos machines.

D'OLMONT, fils, *arrivant.*

Eh bien, Liſette, le précieux paquet?

LISETTE.

Il eſt arrivé, Monſieur; vos Heyducs attendent vos ordres.

D'OLMONT, fils.

Fort bien.

LISETTE.

Eh! dites-moi donc, Monſieur, toute cette cohue va-t-elle ſe raſſembler ici?

D'OLMONT, fils.

Non, mon enfant, tous les honoraires ſont partis pour aller faire la ſieſte.

(*Deux Laquais apportent le buſte de....; & le mettent ſur un piédeſtal, au centre de la table à tapis vert.*)

LISETTE.

Ils dormiront mal; le feſtin grec leur procurera

une digeſtion inquiette. Mais voilà un des convives, que l'on vient de placer au bureau : vîte, vîte, je me ſauve ; la ſcience pourroit bien me ſuffoquer : elle eſt aſſommante, ſur-tout quand elle arrive en corps.

SCENE VIII.

Madame DE FOLINCOURT, Meſſieurs COCUS, CURVILIGNE, LE MARQUIS, CUCURBITIN, DULUTH, VERSION, FARIBOLLE, CALCAS, D'OLMONT, fils, ANGELIQUE, GROUPE DE BEAUX-ESPRITS.

(*Madame de Folincourt ſe place à la droite du Buſte, & fait placer M. Curviligne à la gauche ; auprès d'elle, à droite, M. d'Olmont fils ; enſuite, du même côté, M. Cucurbitin, M. Verſion ; de l'autre côté, M. Cocus, M. Faribolle, M. Calcas ; enſuite les autres beaux-eſprits ſe repartiſſent des deux côtés ; M. Duluth a un bout un peu à l'écart ; le Marquis ſe met en dehors de la table, vis-à vis du demi cercle que forme les Acteurs. Angélique ſe tient à deux pas derrière ſa tante. Après avoir tous ſalué le buſte, les Acteurs s'aſſeyent ; Madame de Folincourt prend alors la parole, après avoir touſſé pluſieurs fois.*)

Madame DE FOLINCOURT.

JE m'attendois, Meſſieurs, que ce jour ſeroit pour moi un jour de triſteſſe ; il devoit l'être en effet, puiſ-

qu'il précède de très-peu celui qui doit me ſéparer de vous : mais que ce ſentiment eſt tempéré par la joie que me cauſe l'arrivée d'un illuſtre étranger ! Oui, Meſſieurs, c'eſt un jour de gloire, par les auſpices auguſtes, ſous leſquels il vient ajoûter ſes lumières à nos travaux.

(*Ici le fond de la Scène s'ouvre ; deux hommes en livrée apportent une caſſette ſur laquelle eſt une couronne de laurier ; d'Olmont reçoit la caſſette de leurs mains & la dépoſe avec reſpect vis-à-vis du buſte ; enſuite il préſente la clef à Madame de Folincourt ; celle-ci, en baiſant la couronne de laurier, dit :*

Madame DE FOLINCOURT.

Feuillage auguſte, ſymbole du génie & de l'immortalité, ſur ce front, quelle main profane oſera jamais te toucher ? (*Elle couronne le buſte.*)

M. DULUTH, *avec enthouſiaſme, ſe tournant vers le buſte.*

Ta muſe ſous ce voile inviſible eſt préſente,
Et de ce docte corps l'ame toute-puiſſante.

M. FARIBOLLE.

Bien appliqué, M. Duluth, bien appliqué !

(*Madame de Folincourt, après avoir tiré de la caſſette la boëte d'or, en tire la lettre, l'ouvre & la paſſe au Marquis pour en faire lecture.*)

LE MARQUIS, *lit.*

« A Madame de Folincourt, &c.
» Au-deſſus de ces monts hériſſés de frimats,
» Fourré comme un Lapon, tapi comme un Hermite,
» J'achève ma courſe ici bas,
» Plaignant les ſoucis, l'embarras,

„ Des pauvres humains que je quitte.
„ Pour vous ma Muſe y dicte encore ces Vers.
„ Triſtes enfans, reſſemblans aux déſerts,
„ Qu'en ſon déclin leur pere habite;
„ Souvent par moi j'y médite,
„ Et m'applaudis de voir que l'Univers,
„ Graces à tant d'écrits diſerts,
„ Que fabrique la docte Elite,
„ Et que Paris me fournit tous les mois,
„ Bien moins bigot, moins ſot, moins hypocrite,
„ Aille un peu mieux qu'il n'alloit autrefois."

„ Oui, Madame, infiniment mieux. Frédéric, le
„ grand Frédéric fut mon ami; je demande ſi les ſiè-
„ cles précédens ont vu les Rois amis des Gens de Let-
„ tres? Ce monarque a fait regner dans le Nord les
„ Arts & la politeſſe. Dans peu d'années les Magnats
„ de Pologne ne battront plus leurs payſans, & ne
„ viendront plus à Paris apprendre à danſer. La bar-
„ barie diſparoit de l'Europe entiere. D'un de ſes
„ bouts à l'autre on voit fleurir les ſciences, & on lit
„ mes ouvrages. Croiriez-vous, Madame, que j'ai
„ vu l'autre jour deux de mes Tragédies traduites en
„ Calmouke!"

Madame DE FOLINCOURT.

En Calmouke! Mais vraiment je le crois bien.

LE MARQUIS, *continuant de lire.*

" Mais ce n'eſt pas aſſez de penſer à éclairer ſon
„ ſiècle, il faut encore s'occuper du bonheur de la
„ poſtérité; la nôtre, Madame, eſt celle qui doit
„ nous toucher de plus près. J'ai entendu dire que
„ vous aviez deux nièces jeunes & charmantes: il
„ faut les pourvoir. J'oſe préſumer que l'alliance in-

» tellectuelle que nous avons contractée, m'autorise
» à disposer de mes filles. L'aimable & savant jeune
» homme que je vous envoye, Madame, est aussi
» mon fils adoptif; je serois heureux que vous l'ac-
» ceptassiez de ma main pour votre neveu, suivant
» l'ordre ordinaire. Il a de la naissance & de la for-
» tune, & ce sont les moindres titres auprès de
» vous."

M. CURVILIGNE, *à part.*

Je demeure stupéfait d'étonnement. Cela pourroit déranger les projets du Marquis.

Madame DE FOLINCOURT, *avec enthousiasme & dans un excès de joie.*

Oui, Monsieur, je vous reçois de sa main, & je vous adopte. L'honneur en vérité, c'étoit bien assez grand par lui-même; mais c'est un Dieu qui commande, il sera obéi.

M. COCUS.

Hic certe Melibee Deus!

Madame DE FOLINCOURT.

Ma nièce est à vous. Le Marquis aura sa sœur, & je vous laisse le maître de la moitié de mon bien dans le contrat que je suis prête à signer. Angélique, voilà votre époux; baisez la main immortelle, qui a pris soin de votre félicité.

(*Angélique fait une révérence, & sourit à d'Olmont.*)

D'OLMONT, fils, *à part.*

Tout va à merveille; il n'y aura qu'un quiproquo à faire, il est des gens qui en font pour de l'argent.

M. FARIBOLLE.

En vérité, voici la matiere du plus joli conte moral que j'aurois fait de ma vie.

M. CALCAS, *à d'Olmont.*

Monſieur, vous me rappellez Ulyſſe à ſon arrivée chez la Princeſſe Nauſica.

Madame DE FOLINCOURT, *regardant dans la caſſette.*

Ah! mon Dieu, que vois-je, Meſſieurs? un écrit, & du grand homme, ſans doute? (*Elle le paſſe au Marquis.*) Liſez, Monſieur, liſez; mon illuſtre neveu voudra bien me le permettre.

D'OLMONT, fils.

Madame, ce dernier chef-d'œuvre d'une main féconde étoit deſtiné à vous être préſenté.

LE MARQUIS, *lit.*

« Préſervatif contre la barbarie Angloiſe, adreſſé à » mes fideles amis & à mes illuſtres ſuppôts, pour les » garantir du mauvais goût."

M. DULUTH.

C'eſt bien dit, le mauvais goût!... Le mauvais goût eſt le fléau des Lettres, & le bon goût en eſt l'ame; ce mot goût contient tout, renferme tout; heureux qui a le goût, malheureux qui ne l'a point ſaiſi: il faut avoir un goût ſûr, un goût fin, un goût délicat. Le goût.....

LE MARQUIS, *avec humeur.*

Le goût, le goût! Eh! Monſieur, il faudroit avoir le vôtre.

M. DULUTH.

Le mien, Monſieur? j'abandonne aux autres toutes prétentions

prétention au génie, à la pénétration profonde ; mais pour le goût, Monſieur, lorſqu'il eſt queſtion du goût..... En vain la médiocrité rampante.....

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, Monſieur, nous laiſſerez-vous lire ?

M. DULUTH.

Pardon, Monſieur, de vous avoir interrompu. Lorſqu'il eſt queſtion du goût, je m'échauffe & m'oublie.

LE MARQUIS, *reprenant ſa lettre.*

» Pour les garantir du mauvais goût.....

M. DULUTH.

Et leur rendre le bon goût ſans doute ?

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Eh ! non, Monſieur, il n'y a point cela.

M. DULUTH.

Pardon, encore une fois, Monſieur, pardon.

LE MARQUIS, *continue à lire.*

« Et pour prévenir ſur-tout les impreſſions que » certain Poëte Anglois pourroit faire ſur les âmes » foibles, & quelques découvertes dont Martin Fre- » lon n'auroit pas manqué de tirer parti, s'il n'avoit » ignoré la Langue Angloiſe. Mes amis, rappellez- » vous mon Poëme Epique : il eſt bien vrai que dans » Homere.....»

M. CALCAS.

Homere, Monſieur, Homere ! Arrêtez un inſtant, Monſieur, s'il vous plaît ; Homere ! Je ſçais

bon gré au très-illuſtre perſonnage de placer Homere là.

Madame DE FOLINCOURT.

Je crois effectivement qu'on peut le mettre immédiatement après lui.

M. CALCAS, *avec chaleur.*

Ah, Madame, ſi vous ſaviez le Grec! le Patos, le Calon, les Idiômes divers! Je n'oſe pas prononcer: les modes! Quelle reſſource en Grec; Madame, que les modes! Homere! C'eſt le génie pur & ſimple; oui, tout pur, Madame: il a ce coup-d'œil, ce regard. (*Il imite le regard.*)

D'OLMONT, fils.

Mais il étoit aveugle, Monſieur.

M. CALCAS.

Que dites-vous? Homere aveugle! aveugle, Monſieur, Homere! il y voyoit tout comme moi, & je ne ſuis point aveugle. Oui, Monſieur, quand mon âme eſt exaltée par la poëſie d'Homere, je vois tout... Les Dieux, les Héros, les combats, les Nymphes, les Mers, les Fleuves, la Terre: tout cela s'offre tour-à-tour. L'Univers rapproché tourne.....

D'OLMONT, fils, *à part.*

Comme votre tête.

M. CALCAS, *s'échauffant.*

Le jour Apollon, la nuit la triple Hécate.

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur, Monſieur, écoutez-donc!

M. CALCAS, *s'aſſeyant bruſquement.*

J'y ſuis de toutes mes oreilles, Monſieur.

LE MARQUIS, *continuant à lire.*

» L'âne.....

M. CALCAS.

Qu'appellez-vous l'âne, Monsieur?

LE MARQUIS.

Je continue ma lecture... " Il eſt bien vrai que dans » Homere l'âne annobli figure ſouvent à la place du » courſier ; je n'ai pu haſarder une pareille licence ; » j'avois cependant des titres pour me la permettre, & » j'en ai été tenté plus d'une fois. Le ſiècle ingrat & » rebelle m'auroit oppoſé le goût. Toute ma réputa- » tion ne m'eût point ſauvé. Souffrirez-vous, mes » amis, qu'un Anglo-Saxon uſurpe un privilége que » je n'ai pas. De petits traducteurs voudroient immo- » ler ce goût tout-puiſſant au plaiſir de voir des ſpec- » tres éternels. Il eſt vrai que d'après lui j'ai haſardé » une fois une apparition, elle m'a réuſſi. Je recom- » mande ces Meſſieurs à notre ami M. Duluth ; je le » prie de les arranger comme il faut le mois prochain. » J'eſpere que quand on aura lu la feuille où il vient » d'être inſtallé, & la petite diſſertation que je vous » envoye, on pourra fort bien penſer à les loger aux » Petites-Maiſons."

Madame DE FOLINGOURT.

En vérité, ce ſera les traiter avec trop d'indulgence encore.

LE MARQUIS, *continuant de lire.*

" Il eſt bon que vous ſachiez que ce malheureux » Shakeſpéar, tout barbare qu'il eſt, a fait quelques » pièces où il y a des choſes ſupportables ; par exem- » ple, ſon *Othello*, ſon *Céſar*. Vous connoiſſez la » perverſité de certaines gens ; ſi la traduction faiſoit

„ fortune, leur malice iroit y chercher des rapports „ avec quelques-uns de mes chefs-d'œuvres. Ce Pu- „ blic à qui j'en ai tant fait accroire, pourroit fort „ bien ſe laiſſer entraîner. Pour prévenir le coup, je „ vais prouver à toute la France qu'il ne faut pas „ qu'elle le liſe; n'eſt-ce pas le moyen le plus ſûr? je „ vous demande là-deſſus votre avis, mes amis; le „ cas eſt d'autant plus grave & plus important, qu'il „ s'agit de prévenir la chûte & la décadence des Let- „ tres."

Madame DE FOLINCOURT.

Il a raiſon, Meſſieurs, il a raiſon. Cette décadence prendra ſon cours du moment où on admirera d'autres ouvrages que les ſiens & les vôtres.

M. DULUTH.

Ah! Madame, Madame, l'époque n'eſt pas éloignée! Je ſuis né trop tard, je crains de voir ce ſiècle pervers. Imaginez-vous que l'on blaſphême déja contre le goût; il y a des gens aſſez hardis pour renier Racine, & ſoutenir, d'après la populace groſſiere de Londres, qu'à Paris nous n'avons ni épuiſé l'art, ni fixé ſes bornes.

Madame DE FOLINCOURT.

Aux Petites-Maiſons, aux Petites-Maiſons.

M. DULUTH.

C'eſt un grand homme qui l'a dit..... Oh! Racine, excepté notre maître, peut-il y avoir quelque choſe après toi?

Madame DE FOLINCOURT.

Entendez-vous l'Anglois, Monſieur?

M. CURVILIGNE.

Non, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Vous, Monſieur?

M. COCUS.

Pas du tout.

Madame DE FOLINCOURT.

Vous?

M. CUCURBITIN.

Pas un mot.

Madame DE FOLINCOURT.

M. Verſion?

M. VERSION.

J'en ai une foible idée. C'eſt mon Commis, Madame, qui fait le gros de mes traductions: je polis ſeulement l'ouvrage.

Madame DE FOLINCOURT.

Perſonne ici ne ſçait l'Anglois?

TOUS ENSEMBLE.

Perſonne.

Madame DE FOLINCOURT.

Oh bien, Shakeſpéar eſt un barbare: qui pourroit contredire cela? Il faut en avoir un exemplaire, & l'immoler au juſte courroux du grand homme.

M. COCUS.

C'eſt bien dit, Madame, & pour donner l'exemple brûlons la traduction.

Madame DE FOLINCOURT.

Je ſuis de cet avis.

TOUS ENSEMBLE.

Brûlons.

Madame DE FOLINCOURT.

Liſette, des flambeaux.

LISETTE, *en dedans.*

On vient, Madame. (*Un Laquais apportant des flambeaux.*)

Madame DE FOLINCOURT.

C'eſt à vous, Monſieur.....

D'OLMONT, fils, (*Il regarde avec ſurpriſe.*

A moi, Madame? au feu, au feu.

(*Il brûle l'exemplaire.*)

Madame DE FOLINCOURT.

O! homme immortel! puiſſe cet holocauſte appaiſer ton génie irrité! Marquis, acte dans les Archives de cette grande exécution. L'Apothéoſe de Frétillon ne fut pas accompagnée d'un pareil ſacrifice.

LE MARQUIS.

Je m'y mets à l'inſtant, Madame. (*Il écrit.*)

D'OLMONT, fils, *à part.*

Quels fanatiques, bon Dieu!

Madame DE FOLINCOURT.

Je crois que c'eſt terminer notre ſéance par un coup d'éclat.

SCENE IX.

Les mêmes, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME, voici des nouveautés.

Madame DE FOLINCOURT.

Ah ! elles arrivent à propos.

(*On les paſſe au Marquis ; il ouvre une brochure.*)

LE MARQUIS, *liſant.*

Journal politique.

Madame DE FOLINCOURT.

A la fin nous pourrons le lire ; il eſt de la façon d'un de nos amis.

M. DULUTH, *ſe levant, & lui faiſant une révérence.*

Oh, Madame ! rien n'eſt plus flatteur pour moi, que de vous convaincre que je le remplirai toujours au gré de cette aſſemblée.

Madame DE FOLINCOURT.

Comment ! mais, en vérité, je l'admirois, ce petit avorton de Palais : cela vouloit avoir un ſentiment à ſoi.

M. DULUTH.

Oh ! c'eſt ce qui ne m'arrivera jamais.

Madame DE FOLINCOURT.

Auſſi, ſoyez bien perſuadé que, ſi quelques eſprits malfaits renoncent à vous lire, le parti, Monſieur, fera tant, qu'il vous viendra de nouveaux lecteurs

de tous les coins du monde connu où il y a des Académies : car, enfin, Monſieur, nous faiſons corps. Qu'eſt ce que cette autre brochure, Marquis ?

LE MARQUIS.

C'eſt une Pièce de Théâtre, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Que vous appellez ?

LE MARQUIS.

Le Bureau d'Esprit.

Madame DE FOLINCOURT.

Qu'eſt-ce, qu'eſt-ce que ce titre là ?

M. FARIBOLLE, *ſe levant.*

Je ſais ce que c'eſt, Madame ; en vérité, c'eſt une Satyre pitoyable qui ne mérite pas la peine d'être lue.

M. CALCAS, *ſe levant précipitamment.*

Non, pas la peine d'être lue ; mais les flammes, Meſſieurs, les flammes.

Madame DE FOLINCOURT.

Comment, les flammes ?

M. CALCAS.

Oui, Madame, c'eſt un libelle atroce où l'on oſe tourner en ridicule les perſonnes les plus reſpectables, les grands Auteurs, les protections, & même les Académies.

Madame DE FOLINCOURT.

Et on lit cela, Monſieur ?

M. CALCAS.

Il y a tant de ſots & de gens ineptes.

Madame DE FOLINCOURT.

Mais voyez donc quelle impertinence ! Pour moi je crois en effet que le ſiècle perd l'eſprit.

M. CALCAS.

Dans une préface inſolente, mais très-inſolente, Madame, le petit farceur s'eſt aviſé de faire l'Ariſtophane à nos dépens.

Madame DE FOLINCOURT.

Comment, à nos dépens ?

M. CALCAS.

Eh oui, Madame, à nos dépends : car c'eſt nous qu'il timpaniſe. Ce petit Monſieur ſe donne les airs de dire dans une Préface que la clique qui a mis M. Waſp ſur la ſcène, n'a pas droit de s'offenſer qu'on uſe envers elle de la même licence.

Madame DE FOLINCOURT.

Mais voilà une imprudence révoltante : & jouera-t-on cela, Monſieur ?

M. CALCAS.

Non, Madame, non : les Comédiens ne ſont pas aſſez hardis, & s'ils s'en aviſoient il faudroit avoir recours à l'autorité, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Oui, Monſieur, à l'autorité, & je ſuis perſuadée que nos honoraires remueroient les puiſſances.

M. FARIBOLLE.

Oui, Madame, cela eſt juſte ; mais pour éviter l'indécence d'une pareille ſituation, il ne faut que du crédit dans les foyers, & nous en eûmes toujours : j'y ai des tenans & aboutiſſans, moi.

Madame DE FOLINCOURT.

Il faut écraſer cet atôme ; journaux, affiches, ſa-

tyres, ſarcaſmes, en un mot toutes les armes du parti; mais, Meſſieurs, connoi t-on l'Auteur de cette Pièce audacieuſe?

M. CALCAS.

C'eſt un jeune homme, Madame, qui oſe débuter par-là.

M. DULUTH.

Eh bien! Madame, que penſez-vous de mes pronoſtics?

Madame DE FOLINCOURT.

Vous aviez raiſon, Monſieur, les tems de barbarie reviennent à tire d'aîles; & voilà encore un de leurs avant-couriers. Oh! grand homme! grand homme! il nous faudra bien des préſervatifs.

M. DULUTH.

Oui, Madame, car on rit de ces platitudes-là. La baſſe Littérature gagne terrein.

Madame DE FOLINCOURT.

En vérité, je ne puis réſiſter à la décadence où je vois cet âge vers ſa fin. Allons, Meſſieurs, écrivez, écrivez, & fermez tous accès aux honneurs littéraires, à tous ces hommes-là; ils ſuccomberont, ils ſuccomberont.

TOUS.

Ecrivons.

M. DULUTH.

Oh, pour moi, M. le Candidat dramatique, je vous deſtine un bel article dans ma Feuille prochaine.

M. FARIBOLLE.

Je lui réſerve un Conte & une Parodie.

Madame DE FOLINCOURT.

J'applaudis à cette noble colere; ne perdez pas un inſtant, je vous promets des partiſans & des admirateurs.

M. CURVILIGNE.

Reſſource uſée, Meſſieurs, reſſource uſée, & dont nous avons un peu trop fait uſage pour continuer à y réuſſir.

M. VERSION.

Je ſuis de cet avis, & je crois qu'il vaudroit mieux tout uniment faire bourſiller le parti & s'emparer de l'édition à deniers comptans.

M. CALCAS.

Bon, bon : il eſt bien tems, ma foi ; tout eſt déja parti. Jamais l'empreſſement du Public n'a été ſi grand à s'emparer d'un mauvais ouvrage.

M. FARIBOLLE.

Ce Public n'a pas le ſens commun. Il aura ri, morbleu, il aura ri, & ces abſurdités-là auront fait fortune.

D'OLMONT, fils.

Vous avez raiſon, Meſſieurs, d'autant plus qu'il y a long-tems que cela ne lui eſt arrivé.

LE MARQUIS.

J'ai certaine gazette à mes ordres.....

M. CURVILIGNE.

Ma foi, il n'y a point d'autre reſſource que celle que nous avons d'abord rejettée, en dire du mal & faire défenſe d'en dire du bien.

Madame DE FOLINCOURT.

Dépêchez-vous, Meſſieurs, faites des démarches, écrivez, écrivez encore une fois.

M. CALCAS.

Oui, morbleu, écrivez, & criez ſi fort que l'on n'entende que vous. (*Les Acteurs ſe retirent.*)

Madame DE FOLINCOURT, *au Marquis & à d'Olmont.*

Pour vous, Meſſieurs, nous paſſerons, s'il vous plaît, dans mon cabinet, où nous avons à traiter une autre affaire.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D'OLMONT, fils, LISETTE.

D'OLMONT, fils.

VOILA, ma chere Liſette, ce qui s'appelle être bien initié.

LISETTE.

Oui, vraiment, Monſieur, très-bien; mais ne perdez pas un inſtant, & puiſque Madame vous laiſſe ce ſoin, allez trouver M. votre pere, & voyez avec lui à prendre des arrangemens avec le Notaire.

D'OLMONT, fils.

Il doit dreſſer les deux contrats, Liſette; ils ſont en tout pareils, il n'aura qu'une tranſpoſition de noms à faire.

LISETTE.

Vous, croiez, Monſieur? aſſûrez-vous-en.

(*D'Olmont fils, ſort.*)

SCENE II.

D'OLMONT, pere, LISETTE.

LISETTE.

BON! l'un ſort par un côté, & celui-ci rentre par l'autre.

D'OLMONT, pere, *bruſquement.*

Eh bien ! que veulent donc dire toutes ces contradictions ? ta maitreſſe s'imagine-t-elle que je ſuis auſſi fou qu'elle ?

LISETTE.

Oh ! Monſieur, ma maitreſſe a beaucoup d'imagination.

D'OLMONT, pere.

Comment donc ? elle s'aviſe ce matin de me prendre pour un Savant, enſuite elle me refuſe tout plat & avec la froideur la plus inſultante : une demi-heure après autre lubie ! on m'écrit, on me mande qu'on conſent à donner Angélique à mon fils, & au moment même où, en rentrant chez moi je reçois cette dernière Epître, on m'envoye dire d'y reſter. Un pareil procédé, Liſette, me met dans une colère..... Oh ! parbleu ! M. Liſimon, vous avez-là une bécaſſe de ſœur qui feroit bien mieux d'apprendre à vivre que d'être ſavante.

LISETTE.

Monſieur, je vous réponds qu'on lui donne aujourd'hui une leçon qui pourra fort bien opérer.

D'OLMONT, pere.

Parbleu, je te réponds qu'elle en aura deux, car je ſuis venu ici exprès.

LISETTE.

Ah ! Monſieur calmez-vous un peu.

D'OLMONT, pere.

Me calmer ! lorſqu'on me joue.....

LISETTE.

Eh ! Monſieur, ce n'eſt pas vous qu'on joue ?

D'OLMONT, pere.

Eh ! qui donc, morbleu ?

LISETTE.

C'eſt Madame, Monſieur, Madame. Au nom de Dieu, parlez plus bas.

D'OLMONT, pere.

Comment donc cela?

LISETTE.

Vous ſerez vengé; la bête eſt priſe, & dans ſon propre trébuchet.

D'OLMONT, pere.

Expliquez-moi donc tout cela.

LISETTE.

Allez, Monſieur, M. votre fils vous cherche pour vous mettre au fait; il vous en fera tout le détail; le dénoûment approche.

D'OLMONT, pere.

Mais encore!

LISETTE, *avec impatience.*

Allez donc, Monſieur, courez; votre préſence peut nuire ici, & elle eſt importante ailleurs.

D'OLMONT, pere.

Mais dis-moi donc du moins.....

LISETTE.

Je vous dis que vous allez tout gâter, & que M. votre fils vous cherche pour paſſer chez le Notaire.

D'OLMONT, pere.

Le Notaire!..... Je n'entends rien à tout cela.

LISETTE.

Eh, mon Dieu! hâtez-vous de joindre M. d'Olmont, il vous le dira.

D'OLMONT, pere.

Allons donc, auſſi bien je n'ai jamais vu fille ſuivante auſſi difficile à faire parler.

LISETTE.

Ni moi homme plus entêté, ni plus curieux. Allez donc M. d'Olmont, allez donc.

D'OLMONT, pere, *fort impatienté.*

J'y vais, mais..... mais patience..... (*Il ſort.*)

LISETTE.

Oh! oui patience! vous en avez autant que Madame de Folincourt a de doctrine.

SCENE III.

HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE, *voyant arriver Henriette.*

EN voici encore une..... pour celle-là du moins, ſi elle eſt un peu impatiente, elle a ſujet. Le titre de fille eſt un fardeau. (*Elle ſoupire très fort.*) Je ſais ce que c'eſt, moi.

HENRIETTE.

Ma chere Liſette, ſommes nous bien avancées?

LISETTE, *malignement.*

Oui, Mademoiſelle, & dès ce ſoir vous ſerez Madame la Marquiſe d'Orſimon.

HENRIETTE.

Ah Ciel! que m'apprends-tu?

LISETTE.

Votre très-illuſtre tante, cette femme qui donne le ton à ſon ſiècle, & qui commandera encore bien avant dans les âges à venir, a remué l'urne de vos deſtinées, & vous avez eu le billet blanc.

HEN-

HENRIETTE.

Eh! peux-tu t'imaginer que j'y ſouſcrive?

LISETTE.

Très-fort même, & je vous conſeille de ne pas héſiter.

HENRIETTE.

Qui, moi ſigner!.....

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle, oui; nous aurons l'adreſſe de corriger en tapinois la malignité de ce deſtin-là; montrez ſeulement de la ſoumiſſion, & ne vous inquiétez de rien.

HENRIETTE.

Tu me rends la vie, ma chere Liſette.

LISETTE.

Mais le cabinet de Madame s'ouvre: tenez, c'eſt encore la tribu philoſophique: vîte, cédons la place.

SCENE IV.

Madame DE FOLINCOURT, LE MARQUIS, Meſſieurs CURVILIGNE, COCUS, CUCURBITIN, CALCAS, VERSION, FARIBOLLE, DULUTH.

Madame DE FOLINCOURT, *continuant un entretien.*

VOTRE prévoyance eſt fort à ſa place, M. Curviligne; notre illuſtre chef eſt d'un âge avancé, il ſe caſſe, & n'eſt immortel que dans ſes écrits.

M. CURVILIGNE.

Ah ! Madame, l'empire des Lettres reclame le choix d'un autre modérateur.

M. DULUTH.

Oui, l'Anarchie, Madame, l'effroyable Anarchie y mettra le désordre & la confusion.

M. CURVILIGNE.

Cette ligue judicieuse &..... nécessaire, oui, nécessaire, Madame, qui nous à soutenus contre les efforts de l'envie audacieuse & implacable : cette ligue ne peut subsister sans avoir immédiatement un soutien dans un mortel choisi.

Madame DE FOLINCOURT.

Je sens cela comme vous, Messieurs.

M. DULUTH, *à part.*

Voyons un peu si on sera de bonne-foi dans cette élection.

LE MARQUIS.

Je crois que le choix ne sera pas douteux, & que s'il faut un successeur, le mérite & les travaux l'ont assez désigné.

M. CURVILIGNE, *avec modestie.*

Mais je ne vois pas trop.....

LE MARQUIS, *finement.*

On ne mérite jamais mieux une couronne que quand on n'y aspire pas.

M. DULUTH.

Doucement, Messieurs, doucement ; ceci est une affaire grave & essentielle, il ne faut rien faire avec précipitation.

M. CURVILIGNE, *fausſement.*

Sans contredit ; il ne faut pas que le préjugé.....

M. DULUTH.

Le préjugé! mais il eſt tout en faveur de celui qui reſſemblera le plus à l'homme qui regne, il faut qu'il ſoit grand.

M. CURVILIGNE.

Sans doute.

M. DULUTH.

Sublime.

M. CURVILIGNE.

Préciſément.

M. DULUTH.

Univerſel.

M. CURVILIGNE.

A peu près.

M. DULUTH.

Il y a un talent eſſentiel dont on ne peut lui faire grace, un don privilégié d'en haut, une influence céleſte.

M. CURVILIGNE.

Qu'entendez-vous, par-là?

M. DULUTH.

Le goût, Monſieur, le goût.

M. CURVILIGNE.

C'eſt à dire, le nôtre.

Madame DE FOLINCOURT.

Bien entendu.

M. DULUTH.

Et ſur-tout, Meſſieurs.....

M. CURVILIGNE.

Sur-tout?

M. CURVILIGNE.

Qu'il ſoit Poëte.

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois sur mon honneur, que ce petit compagnon a la faculté de se désigner lui-même.

M. CURVILIGNE.

Poëte : Monsieur !..... Je ne vois pas cette nécessité-là.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus.

M. DULUTH.

Oh ! Monsieur, je vais la démontrer.

M. CURVILIGNE, *avec humeur.*

Démontrer ! Démontrer est fort bon, Monsieur.

M. DULUTH, *avec douceur.*

Oui, Monsieur, démontrer.

M. CURVILIGNE.

Ah ! Monsieur va démontrer !

LE MARQUIS.

Quelque écart poëtique, sans doute.

M. DULUTH.

1°. Les compliments.

M. CURVILIGNE.

Il les fera en prose, Monsieur.

M. DULUTH.

En prose, Monsieur, des compliments ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, un jeune homme comme vous voyez, ne sait pas tout ; vous citez un compliment en vers, parce que vous n'en avez jamais fait comme cela qui ne vous en ait valu un autre : on encourage quelquefois un enfant ; mais on rit du pigmée qui veut faire le géant tout d'un coup.

M. CURVILIGNE, *bas au Marquis.*

A merveille : ce petit rimailleur veut déja trancher du grand homme.

M. DULUTH.

Pigmée, Monſieur ! j'en appelle à Madame. Vous inſultez le Corps ; il n'y a point de pigmée ici.

LE MARQUIS.

Non, mais pour être monté ſur les épaules d'autrui il ne faut pas tout d'un coup ſe croire un Titan.

M. CURVILIGNE, *bas au Marquis.*

Bien répliqué.

M. CALCAS.

Eh ! doucement, Meſſieurs, doucement ; l'humeur gâte tout, & vous allez révéler le ſecret de l'illuſtre ſociété.

M. CURVILIGNE.

Sans doute, M. Calcas a raiſon ; il faut ſe modérer & attendre les honneurs.

M. CALCAS.

Je vous conſeille, Meſſieurs, de jetter les yeux ſur un homme judicieux, ſavant, dont le génie, dégagé de la teinte de ſon ſiècle ait été nourri du lait pur de l'antiquité, non pas, à la vérité, de l'antiquité peſante & didactique, (*regardant M. Cocus.*) mais de cette pure flamme qui embraſe & qui inſpire.

LE MARQUIS.

Je crois que ce fou là a envie auſſi de ſe mettre ſur les rangs. (*Haut.*) Meſſieurs, je ne vois qu'un homme parmi nous, je ne dis pas ſeulement capable d'être le ſucceſſeur, mais même l'émule de l'homme célèbre, & la poſtérité éclairée, à l'imitation de ce ſiècle, les placera ſur la même ligne.

M. DULUTH, *avec prétention.*

Cela ſe peut, Monſieur, je le penſe bien ainſi ; mais les ſuffrages doivent être libres.

LE MARQUIS.

Libres ! petit Poëtereau !

M. DULUTH.

Miſérable panégyriſte ! parce qu'il n'eſt point une niche où vous ne vouliez placer votre Saint....

(*Ils ſe menacent.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Ah ! Meſſieurs, arrêtez-vous donc.

M. CURVILIGNE, *froidement.*

En vérité, Monſieur Duluth, vous êtes bien emporté.

M. DULUTH.

Comment donc, emporté ?.... Poëtereau ! avez-vous entendu, Monſieur ? Poëtereau !....

M. CURVILIGNE.

Eh ! oui, Monſieur. Cette eſpèce de gens-là eſt plus propre à être Trompette d'un parti, qu'à en être le Chef ; & j'ai ſouvent appliqué cette penſée à votre ancien : il eſt vrai que la renommée d'un homme peut bien quelquefois décider à le reconnaître pour maître, malgré l'infériorité de ſon eſpèce : Poëtereau, Poëte, comme vous voudrez....

M. CALCAS.

Ah ! Monſieur ! .... Homere....

M. CURVILIGNE.

N'étoit qu'un ſot auprès d'Archimède.

M. CALCAS, *fâché.*

Un ſot ! Monſieur, Homere un ſot !

M. DULUTH, *l'encourageant.*

Fort bien, Monſieur Calcas, fort bien ; il m'en a dit bien d'autres a moi.

M. CALCAS, *ſe retournant bruſquement.*

Oh bien ! à la bonne-heure, Monſieur ; mais pour Homere, c'eſt comme s'il m'en diſoit à moi-même.

LE MARQUIS, *ricannant.*

Il ſeroit pourtant difficile de prendre l'un pour l'autre.

M. CALCAS, *écumant de colère.*

Oh ! pour le coup, Monſieur, vous paſſez toutes les bornes, & je vous ferai bien voir.....

Madame DE FOLINCOURT.

Au nom de Dieu ! Monſieur, point de bruit. N'allez pas, comme les ſucceſſeurs d'Alexandre, partager un Empire qui ne peut ſubſiſter que par l'union.

M. CALCAS.

Oh, parbleu ! tant que vous voudrez, Madame ; mais on m'inſulte !

(*On entend du bruit ; tout le monde ſe hâte de ſe remettre de la chaleur de la diſpute, en ſe faiſant des ſignes de ſe contenir : après un moment de ſilence, on ſe raſſûre.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Ah ! Meſſieurs, ſi vous ſaviez qu'il faut de précaution & de politique, pour qu'un corps ſavant ſe ſoutienne, combien il ſeroit dangereux que l'ennemi connût les diviſions qui peuvent s'y gliſſer.

M. CURVILIGNE, *avec un air de profonde réflexion.*

C'eſt très-juſtement obſervé, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Eh ! mon Dieu ! il eſt un moyen de vous mettre tous d'accord : laiſſez à l'homme immortel le ſoin de déſigner lui-même ſon ſucceſſeur.

M. VERSION.

Voilà ce qui s'appelle un avis ſage.

M. FARIBOLLE, *d'un ton précieux.*

Je ſuis prêt à rendre hommage à celui qu'il ſe ſubſtituera ; pour moi, je ſuis modéré comme ce pauvre Béliſaire.

M. DULUTH.

Comme cela, d'accord.

LE MARQUIS, *bas à M. Curviligne.*

Par-là, mon ami, ces bonnes gens nous cèdent le haut du pavé.

M. DULUTH, *à part.*

Je lui dédierai ſix Tragédies ; je ferai vingt Odes à ſa louange ; je déchirerai tout, ancien & moderne : il faudra bien que je l'emporte.

M. CURVILIGNE, *bas au Marquis.*

Vous avez raiſon, Marquis ; le vieux renard eſt trop fin pour ſe donner un Verſificateur pour ſubſtitut : il aime mieux laiſſer un vuide.

M. CALCAS.

Voilà ce qui s'appelle de la modération, cela. (*A part.*) Je ne pourrai porter ombrage, je n'ai jamais écrit une ligne.

Madame DE FOLINCOURT.

Vous conſentez donc, Meſſieurs, qu'il nomme lui-même celui qui doit regner après lui ſur les talens & les opinions ?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Eh bien ! apprenez ſes volontés, & applaudiſſez en même-tems à la juſteſſe de ſon choix ; ſoyons de bonne-foi, Meſſieurs : ce n'eſt point un petit fardeau, que celui d'occuper la place de l'illuſtre & immortel génie, dont la fragilité des choſes humaines va nous priver.

M. CURVILIGNE, *à part au Marquis.*

Cette vieille femme radote dans ſes affections.

LE MARQUIS, *bas à M. Curviligne.*

Et ce n'en peut être qu'une preuve qu'elle va nous donner.

Madame DE FOLINCOURT.

Ce grand-homme a tout prévu ; un homme auſſi rare dans un genre, s'il ne peut être complettement remplacé dans ce genre même, peut au moins l'être par un grand homme dans un autre.

LE MARQUIS, *bas à M. Curviligne.*

Mais ſavez-vous que ceci vous reſſemble aſſez.

Madame DE FOLINCOURT.

Ce n'eſt point dans la Poéſie, ni dans les ſciences exactes....

M. CALCAS, *à part.*

Oh, parbleu ! c'eſt moi ; car je ſuis mixte.

Madame DE FOLINCOURT.

Ses yeux ont parcouru l'univers ; ils y ont rencontré un dominateur & un conquérant : dominateur & conquérant lui-même ſur les opinions & les préjugés, voilà l'homme à qui il veut tranſmettre cette couronne immortelle que nous lui décernons tous.

M. FARIBOLLE.

Mais vraiment : c'eſt fort bien penſé à lui.

M. DULUTH.

Eh! quel eſt donc, s'il vous plaît, Madame, ce Conquérant?

Madame DE FOLINCOURT.

L'honneur du ſiècle & l'étonnement de l'univers, un Philoſophe ſur le trône, un Sçavant couronné, l'émule de Mars, le favori d'Appollon, le Salomon de....

M. CALCAS.

A tous ces titres pompeux, & juſtement mérités, c'eſt *Kerinkam*, la gloire de Perſe & la terreur des Turcs.

Madame DE FOLINCOURT.

Préciſément. Hé bien! Meſſieurs.

(*TOUS ENSEMBLE.*)

Fort bien, fort bien.

M. DULUTH.

Et quand le verrons-nous, Madame? (*A part.*) Parbleu, je ne me ſerois guères douté de me voir jamais aſſis à côté des Rois; il y a ſi loin de mon galetas à un trône: ce que c'eſt qu'une Académie! comme cela rapproche les êtres!

Madame DE FOLINCOURT.

Après le ſiége de Baſſora, Meſſieurs, la harangue de Sa Majeſté ſera prononcée ici par ſon Ambaſſadeur: gardez tous au-dedans de vous-même cette heureuſe nouvelle, & que ce grand événement, ſoigneuſement dérobé à la cabale, puiſſe, en ſe vérifiant, étonner tout d'un coup l'univers.

SCENE V.

Les mêmes, LISETTE, LE NOTAIRE, D'OLMONT, fils.

LISETTE.

MADAME, votre Notaire eſt arrivé.

Madame DE FOLINCOURT.

Qu'il entre, Liſette.

LISETTE.

Le voici avec votre illuſtre neveu, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Eh bien, Monſieur, avez-vous ſtipulé l'aſſûrance de la moitié de mon bien à chacune de mes nièces ?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame; vous plaît-il que je faſſe lecture ?

Madame DE FOLINCOURT.

Eh ! non, non, Monſieur; Dieu me préſerve d'entendre ce ſtyle barbare; il ſuffira bien de ſigner : Liſette, faites deſcendre mes nièces.

(*Liſette ſort.*)

SCEEE VI.

LES MÉMES.

Madame DE FOLINCOURT, *à d'Olmont, fils, & au Marquis.*

NOUS signerons toujours le contrat; & comme je ne préſume pas que mon frère refuſe de le ratifier, j'aurai toujours le plaiſir, en attendant ſon arrivée, de vous regarder comme mes illuſtres neveux; s'il arrivoit qu'il me fit quelques-unes de ces objections que l'on peut attendre d'un homme de cette lourde cathégorie, j'aurai toujours un engagement à lui oppoſer.

SCENE VII.

Les mêmes, ANGELIQUE, HENRIETTE, LISETTE.

Madame DE FOLINCOURT.

MES nièces, j'aſſûre aujourd'hui votre gloire & votre bonheur à la fois; j'eſpère, Henriette, que vous ne ferez aucune difficulté d'obéir.

HENRIETTE.

Mais, Madame....

Madame DE FOLINCOURT.

Comment! mais, Mademoiſelle, quel mais pouvez-vous avoir?

HENRIETTE.

Je vais ſigner, Madame, puiſque vous le voulez.

(*Madame de Folincourt, le jeune d'Olmont, le Marquis, & quelques autres ſignent le contrat.*)

UN LAQUAIS,

Monſieur d'Olmont, pere, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Eh! mon Dieu! que vient-il faire ici?

SCENE VIII *& derniere.*

Les mêmes, D'OLMONT, pere.

D'OLMONT, pere, *en entrant.*

MADAME, je viens vous témoigner ma joie & ma reconnoiſſance du choix que vous venez de faire de mon fils pour votre neveu.

(*Il prend le contrat des mains du Notaire, & le ſigne.*)

Madame DE FOLINCOURT.

Qu'eſt-ce que cela veut donc dire, Monſieur?

D'OLMONT, pere.

Que je me rends à vos deſirs, Madame, & ratifie l'alliance que vous venez de former.

Madame DE FOLINCOURT.

Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, comment cette alliance là a beſoin de votre ratification.

D'OLMONT, pere.

Comment? Mais vraiment, ce Docteur là m'appartient d'aſſez près, pour que je me mêle de ſes affaires.

Madame DE FOLINCOURT, *avec joie.*

Ah, Monsieur ! c'est Monsieur votre fils..... & que ne disiez-vous cela d'abord ?

D'OLMONT, fils.

Pardonnez, Madame, à l'amour malheureux, l'artifice qu'il m'a inspiré.

ANGELIQUE.

Oui, ma chere tante, Monsieur d'Olmont n'étoit pas Savant ; mais pour obtenir votre aveu, & votre consentement à notre union....

D'OLMONT, fils, *à Angélique.*

Il faut encore que je vous détrompe, Mademoiselle ; M. le Marquis étoit mieux votre fait que moi, & le contrat qu'on vient de signer, assûre ma félicité, en m'unissant à votre aimable sœur.

Madame DE FOLINCOURT.

Mais que veut donc dire tout cela ? Jouons-nous la Comédie ?

LISETTE.

Oui, Madame, & nous en sommes précisément au dénouement. Monsieur n'est point Savant, il est amoureux ; & grâce au docte affublage dont il s'est revêtu, & à une belle lettre dont nous avons payé la façon à un bel-esprit qui travaille pour le public, il est l'époux de Mademoiselle Henriette.

Madame DE FOLINCOURT, *furieuse.*

Comment ! jouer ainsi une femme comme moi !

ANGELIQUE.

Cela est violent, Madame, cela est violent.

LISETTE, *à Angélique.*

Vous l'auriez trouvé plus doux, Mademoiselle, s'il vous eût eu pour objet.

D'OLMONT, fils, *aux genoux de Madame de Folincourt.*

Pardonnez, Madame, une ſurpriſe que je juſtifierai....

Madame DE FOLINCOURT.

Comment, Monſieur, vous n'arrivez pas du Pays de Gex ?

D'OLMONT, fils.

Non, Madame.

Madame DE FOLINCOURT.

Et cette lettre ?

D'OLMONT, fils.

N'en étoit pas; mais, Madame, je fais à vos pieds le ſerment ſolemnel d'y aller, & de vous en rapporter une.

Madame DE FOLINCOURT, *après un moment de réflexion.*

Eh bien ! à cette condition relevez-vous.

ANGELIQUE, *avec dépit.*

Comment, Madame ! vous pardonnez !

Madame DE FOLINCOURT.

Oui, ma nièce; mais vous n'y perdrez rien : le Marquis, déja célèbre....

ANGELIQUE, *au Marquis qui s'approche.*

Dieu ! quelle horreur ! (*Elle ſort avec rage.*)

Madame DE FOLINCOURT, *courroucée.*

Mais voyez donc l'extravagante.

LE MARQUIS, *confus.*

Ce n'eſt rien, Madame, ce n'eſt rien. (*Il ſort.*)

LISETTE.

Un Sage ſe conſole de tout.